LE RAYONNEMENT DE LA CHEFFERIE THEOCRATIQUE DE GUDUR (NORD-CAMEROUN)

Christian SEIGNOBOS
Géographe
CNRS - ORSTOM

Un nombre impressionnant de clans, répartis dans une quinzaine d'ethnies du Nord-Cameroun, revendique une origine, un passage à Gudur, ou même une fuite de Gudur. Il peut s'agir d'ethnies de plaine, de piémont, ou de groupes enclavés dans les monts Mandara. Ce sont les Giziga, les Mundang, les Gidar, les Hina, les Mofu, différents groupes daba ; les Kapsiki, les Bana, les Gude, les Jimi, les Wula, les Mafa, les Margi, les Higi...

La fortune de Gudur est redevable à sa situation géographique. Pendant des siècles, les migrations s'enregistrèrent sur une composante nord-est/sud-ouest. Traversant le Logone, le gros du peuplement - de fait les éléments les mieux structurés - remonta les mayo qui se jetaient ou plutôt se perdaient dans les grands yayre. Les mayo Bula et Tsanaga, dont les cours convergent

et se resserrent vers les monts Mandara, ont constitué de véritables fils conducteurs vers Gudur. Le mayo Gudulu, petit affluent de la Tsanaga, permet d'accéder aux monts Mandara centraux.

Pour des populations qui viennent du Nord, en longeant les monts Mandara, Gudur est pour tout groupe désireux de s'installer en montagne, la seule échancrure d'accès facile, depuis Mora au Nord jusqu'à l'extrémité méridionale des massifs mofu (Wazang). Gudur est donc la porte obligée des monts Mandara pour accéder aux plateaux intérieurs. Les vagues de peuplement ont alterné avec de simples infiltrations. Mais tous les écheveaux migratoires se sont accrochés à Gudur. Parfois aussi, Gudur a joué comme une buttée et a renvoyé certains en plaine, mais à des latitudes plus basses.

Gudur s'est trouvé, sur près d'un millénaire, être le cadre d'une succession d'agrosystèmes, d'encadrements politiques, bref d'un étonnant emboîtage de civilisations. Cette étape de référence a continué, à travers les siècles, à marquer une infinité de groupes qui, s'en réclamant, cherchaient à conserver une filiation à travers de grands sacrifices protecteurs. Ils devaient assurer dans leurs nouvelles installations leur survie et même leur prospérité, Gudur en détenant pour eux les clefs.

1. LES BASES DU POUVOIR "TEMPOREL" DE GUDUR

L'emploi de "temporel" est compris comme un terme commode qui ne doit pas faire illusion. Les pouvoirs de Gudur, même lorsqu'ils servent à drainer des biens : bétail, grains, métal... passent par un canal essentiellement religieux. Ce terme tente d'exprimer la césure qui existe entre les rapports purement rituels passant par les liens de pèlerinage qu'entretenait Gudur avec d'anciennes colonies éparpillées parfois sur de grandes distances et ceux qui régissaient, de façon symbiotique au niveau du pouvoir, Gudur et les massifs voisins.

Gudur contrôlait un domaine comprenant une douzaine de "massifs" ou quartiers qui se trouvaient associés à lui au niveau du pouvoir en fournissant un notable intronisateur, le maslay (des Katamsa) ou le maslalam (des Ngwaadama). D'autres participaient, à des titres divers, à la chefferie, ayant en partage un sacrifice ou fournissant un notable mineur.

Certains quartiers ou clans (Hweleng, Maso, Mitemba, Merdamba et Gedar) dépendaient directement du chef et ils étaient désignés comme les "captifs du chef". Ils l'étaient par leurs origines, par leur façon dont ils se rattachèrent à Gudur[1].

---

[1] Les Hweleng, "forgerons du chef" ont été capturés au cours d'une chasse. Ils s'étaient réfugiés sous des *Euphorbia unispina* (hweleng). Ils ne forgent pas, mais ils jouent un rôle rituel essentiel à la mort du chef. Les Maso sont originaires de Movo. Ils fournissent les peaux tannées que portera le chef lors des cérémonies. Les

Enfin, les clans forgerons (Mogura, Guvda...), éléments indispensables de la chefferie qui, en plus de leur art et de celui de devin, fournissaient les acteurs ou les témoins des moments-clefs de la vie politico-religieuse de Gudur.

Il faut également mentionner les massifs apparentés à Gudur : Macab, Menglia, Ndeveley et Kilwo. Tous partagent le même nom de louange : Biya, et pour les filles : Balda.

Ces massifs ont été peuplés par des gens partis de Gudur, car les charges humaines étaient devenues trop fortes sur les piémonts, que l'insécurité croissante provoquait une course aux massifs et aussi - et surtout - par la volonté de Gudur de contrôler un espace plus vaste. Sous Bi Ngwam, une branche cadette de Gudur fut chargée d'aller occuper Macab, massif méridional qui fait face à la plaine. Il protégeait Gudur sur sa frontière alors la plus menacée.

Sous Bi Tokwo I (?), c'est le massif de Menglia à l'est qui fut occupé, puis, enfin sous Bi Marba I, Ndeveley et Kilwo - deux massifs qualifiés respectivement d'aîné et de cadet - afin de résister aux premières pressions mafa au nord.

Mitemba se sont installés sans autorisation dans le massif de Ngwaadama. Ils furent pour cela réduits à l'état de captifs, mais reçurent la charge des sacrifices medengel. Les Merdamba, appelés aussi Gadang, ont été capturés au cours d'une chasse par les gens du chef, avec des filets (gadang). Ils "crient le feu" devant la porte du chef, frappent les tambours du chef. Ils font la porte du chef : "mettent les pierres la nuit pour boucher la porte monumentale d'entrée et la dégagent le matin. Ils "détiennent les paroles du chef", c'est-à-dire qu'ils ont la charge de la police sur les massifs.

Chaque groupe venant de Gudur arrivait massivement au pied du massif avec son bétail et ses poneys. Partout, on signale la même séduction des autochtones par un apport civilisateur, le sel, le feu, une certaine sauce... Ils s'organisent sur le même mode que Gudur et distribuent des titres de "slagama", de "maslay", afin de rallier les populations locales ou voisines, excepté pour le massif de Kilwo qu'ils peuplèrent presqu'exclusivement.

Ils désignent un "ndaw-kwakwas" et un "pabang bay", "père du chef", préposés aux sacrifices des chefs défunts et opèrent un choix parmi les groupes forgerons pour les enterrer et pratiquer la chiromancie... Ils instaurent aussi le principe des "guerriers du chef", sorte de gardes au service du chef de massif. L'habitation du chef sur le massif est établie à l'extrémité d'un caved pales - chemin du cheval - parfois aménagé.

Ils reprennent les même rituels d'enterrement pour le chef qu'à Gudur avec la tige de zlaraway, dont nous aurons à reparler. Le cadavre du chef est porté sur une chaise brancard, le "lambang". Ils suivent les mêmes coutumes quant aux panthères tuées sur leur massif, et dont on envoie la peau à Gudur, le chef du massif pratiquant une manducation rituelle des yeux et du foie (cf. J. F. VINCENT, 1985). La panthère est enterrée démembrée rituellement, dans un cimetière, la tête séparée du corps et emballée dans des feuilles de mabesl ou de hewer...

Quelquefois même, ils ont gardé la pratique du "forgeron du chef" qui enveloppe le cadavre du chef. Ce forgeron a été "trouvé" en brousse à Macab alors qu'il cherchait des tubercules sauvages, selon un schéma identique à celui de Gudur.

Les deux derniers massifs, Ndeveley et Kilwo, ont gardé les mêmes forgerons, qui enterrent les ressortissants du clan du chef à Gudur, les Guvda. Ce sont eux aussi qui chassent l'impureté à la chefferie madama, et sur le massif. Ils utilisent le même bois (*Anogeissus leiocarpus*) pour fabriquer le lambang (chaise-brancard) que pour Gudur. De plus, Kilwo fournit un notable essentiel à Gudur : le masa kuley.

Le chef de Gudur envoie un notable et un de ses deux fils cadets pour introniser, en son nom, les chefs de ces massifs apparentés. Les notables requis sont en général le "pabang bay" ou le "masa kuley". Le chef de Gudur ne se déplaçait pas ou rarement, non plus que son fils héritier. Ses déplacements devaient obéir à des circuits rituels et étaient soumis au préalable, à des consultations de devins.

L'envoyé, marqué d'ocre, vient avec les "remèdes" de Gudur. Il pique avec le poinçon du rasoir de fer (pədekw) trois fois le front, trois fois la poitrine, trois fois le pied gauche et la main gauche (à Macab par exemple). Il attache la peau tannée autour des reins et fait aussi parfois pénétrer de force le nouveau chef dans l'habitation de son père.

Le chef de Gudur nomme également les chefs de Katamsa et de Gadala.

Chacun de ces massifs donne l'impression d'avoir été tiraillé entre Gudur et ses voisins immédiats. Quelques uns se détournèrent de Gudur afin de préserver l'équilibre politique de leur propre massif.

Menglia, par exemple, va "chercher la pluie" à Gabaka (relais de Movo), plus précisément à Murley où réside le chef de pluie, comme le font d'autres massifs (Gilvawa et Wazang) étrangers à Gudur. Macab et Ndeveley demeurent fidèles à Gudur alors que Kilwo vient tout récemment de s'en détourner. Tous, en revanche, rallient Gudur pour le sacrifice des criquets.

Au fur et à mesure de l'avancée des hégémonies musulmanes en plaine, celles du Wandala, puis des lamidats peuls, et de l'émergence corrélative de chefferies guerrières comme Matafal, Mozogoy et surtout Hina, les massifs se refermaient sur eux-mêmes. Des ensembles de massifs cherchaient à trouver une cohésion et à s'individualiser. Cette double évolution déréglait peu à peu tout l'écheveau complexe des routes de pèlerinages à Gudur. Gudur lui-même essayait de se replier sur un espace plus homogène, plus défendable, ce qui explique cette volonté de construire un réduit où son pouvoir s'exercerait plus directement.

Ce que Gudur perdait en influence religieuse sur de vastes espaces, la chefferie essayait de le rattraper par un contrôle plus "politique" dans une zone plus réduite. Mais cette volonté de construire un réduit allant de Macab à Menglia et Ndeveley

et peut-être même Sulede fut tout à fait récente. Auparavant, la puissance de Gudur reposait sur deux groupes supports, au sud, Dimew et au nord, Cuvok. Ils interviennent surtout symboliquement, étant de plus en plus marginalisés par des groupes plus proches de Gudur.

Les Dimew apparaissent en quelques occasions, comme par exemple pour fabriquer le lambang du chef. Le chef a choisi trois *Anogeissus leiocarpus*, ɗuwáy, un à Cuvok, un chez les Ngwaadama et un autre à Dimew. Leurs bois serviront à fabriquer sa chaise-brancard utilisée à transporter le corps du chef jusqu'au cimetière.

L'influence passée des Dimew transparaît aussi dans la "redécouverte" de la pierre de pluie enterrée avec le dernier chef de la dynastie précédente, avant Bi Ngwam, par les Masangwala de Dimew. Le fondateur du clan, Masangwala, qui demeurait chez les Ngwaadama, était devin. Un jour, il vit briller "une chose" comme de l'eau dans le cimetière des chefs, à Hwaɗ way (ventre de la maison) ... On lui donna alors la terre derrière Yideng Bay et la chefferie de la pluie, et il officia alors pour le chef.

Le notable cuvok (Malamtele) intervient aux deux temps forts de la chefferie qui remettent en scène, à travers les rituels, tous les acteurs politiques de Gudur, la nomination et la mort du chef.

A la nomination, le notable cuvok se saisit du chef en compagnie du maslalam du clan Ngwaadama, le désignant ainsi comme chef. Le maslay (Katamsa) l'assiéra sur la pierre de la

chefferie. Ces "donneurs de chefferies" peuvent la reprendre. Un consensus des trois contre le chef peut entraîner son bannissement. Pour l'enterrement, c'est également le Cuvok qui "crie la mort du chef". Les Cuvok conservent un rôle de police important dans la zone gouvernée par Gudur.

Gudur imposait des corvées sur des champs domaniaux par les quartiers proches : Katamsa, Gadala, et tous les quartiers des "gens du chef". Un certain nombre de massifs était astreint à remplir tous les trois ans un grenier chez le chef. Ce silo était appelé wudeɗ mafata (grenier/famine). On apportait le mil battu et aussi le cekwete (raffle de panicule) déposé en couches, en alternance avec le grain. Ils devaient également apporter des mesures de brèdes séchées. Les massifs apparentés, Ndeveley, Kilwo, Menglia, Macab, de même que les alliés comme Cuvok étaient tenus de remplir ces greniers.

Le chef disposait dans chaque massif d'arbres, qu'il désignait ou qu'il s'appropriait s'ils faisaient l'objet de litiges. Il s'agissait le plus souvent de *Khaya senegalensis* dont on faisait une utilisation abondante de son huile (vestimentaire). Le propagation du rônier est antérieure à la chefferie de Gudur proprement dite, la diffusion a été le fait de celle de Movo.

Une sorte d'impôt était payé, à base de petit bétail, de fer usé (medekeɗ), de rouleaux de gabak. A cela il faut ajouter les amendes des contrevenants, passés devant le tribunal du chef et enfin les dons des pèlerins.

Les limites du pouvoir du chef de Gudur peuvent être révélées par quelques exemples pris dans des événements survenus juste avant la pénétration coloniale.

Bi Tsirbay, chef de Gudur, vendait les gens chez les Fulbe par "fournées". Il vendait des orphelins et ceux qui ne respectaient pas la coutume. S'il avait besoin d'un cheval, il vendait ; s'il voulait une femme, il vendait ; s'il souhaitait des bracelets de cuivre, il vendait. Il décida aussi de vendre son frère, trop populaire auprès de certains notables. Les gens vinrent voir le maslalam et lui dirent : "Qu'allons-nous faire?" Le maslalam envoya un message à Cuvok. Ils se concertèrent. Puis, les Cuvok en armes marchèrent sur Yideng Bay. Ils chassèrent Bi Tsirbay et ses nombreux fils. Bi Tsirbay contrattaqua et arrêta la pluie, qui ne passa plus le massif de Gilvawa. Il dut finalement se réfugier dans le massif de Kilwo où il mourut. On fit appel à son frère Marba, qui avait fui à Mofu, pour le remplacer.

Sous Bi Marba II, successeur de Bi Tsirbay, éclata un conflit violent entre le clan Gudur (ou Gudal) et les Ngwaadama au sujet de la terre. Le clan Gudal (la chefferie) possédait la plaine, mais n'avait pas accès aux massifs. Les Gudal restent sur les piémonts. Seule l'habitation du chef est construite sur les premières pentes, à Yideng Bay[1].

---

[1]Les Gudal restaient donc des gens de plaine, même si leurs habitations occupaient parfois les basses pentes. Ils cultivaient et se faisaient enterrer en plaine. Dans l'habitation du chef de Yideng Bay, la chambre du chef est unique, elle est entièrement en secco, rappelant leur ancienne architecture des plaines, de l'est, du Wandala...

Les attaques peules sur le mayo Gudulu sont de plus en plus fréquentes et menacent la vallée de Gudur. La concession du chef devra même être déplacée plus haut. Les terres de piémont s'épuisent déjà et sur la montagne les "sorghos" et les niebe poussent mieux. Les Gudur firent donc la guerre aux Ngwaadama pour les chasser des pentes qui dominent Gudur.

Les Ngwaadama menacèrent de se retirer de la chefferie : "La montagne est pour nous, nous y avons nos bois sacrés (haalay), vous avez la plaine ; si vous cherchez à nous chasser, nous ne vous nommerons plus!". Le conflit entre le maslalam (ngwaadama) et le chef menaçait tout l'édifice institutionnel de Gudur. Le maslay de Katamsa convoqua les notables et les aînés des clans en conclave. Cette assemblée désavoua le chef de Gudur en ces termes : "Tu as eu la plaine et la chefferie. Comment veux-tu encore la montagne de celui qui t'a donné le pouvoir?" Les Ngwaadama gardèrent leur terre.

G. LAVERGNE (1945) s'interroge sur la décadence de Gudur :

"Que reste-t-il aujourd'hui de la puissance de Goudal? Rien ou presque. Et l'on doit d'autant plus le regretter que c'est la création du canton - ou plutôt du laouanat (?) - de Mokong en 1922 et l'installation des Peulhs, favorisés par les Européens, à Mokong, alors qu'ils n'auraient jamais dû dépasser Boula, qui lui donnèrent le coup de grâce".

"Actuellement, seuls les villages de Gadalao et Katamsa reconnaissent ou plutôt acceptent l'autorité de Goudal où règne, il est vrai un pâle

descendant du grand Ngom". Ce que regrette l'administrateur à l'époque où l'on cherche à créer des entités administratives païennes viables face au pouvoir fulbe, c'est de ne pas avoir pu en reconstituer une autour de Gudur. Toutefois la puissance de Gudur était moins dans son pouvoir "temporel" récent que dans son fondement religieux passé qui pérennisa son rayonnement à travers des groupes éloignés et divers.

2. L'HERITAGE "RELIGIEUX" DE GUDUR

L'actuelle chefferie de Gudur n'est que la dernière représentante de plusieurs centres de pouvoirs qui dominèrent successivement la région. Elle fut l'héritière d'une chefferie située plus en plaine, à Movo, elle-même sans doute issue d'une précédente...

Les Movo disent être venus de Dulo, capitale du Wandala, en transitant par Marva, Mogudi et Mazawar. Le chef de Gudur, présenté comme un orphelin (matawak), fut adopté par le chef de Movo. Il gardait le troupeau du chef. Celui-ci, le considérant comme son fils, devait le favoriser par rapport à ses propres enfants, et lui indiquer le chemin à suivre pour réussir. A sa mort, l'orphelin prit le carquois laissé par le chef dans un endroit où les femmes se douchent et urinent, entre deux cases (zlezleɓ). Dans le carquois, se trouvaient les pierres de pluie. Il partit avec elles, en suivant un taureau et en tenant le sel qui servirait à séduire les autochtones. Le taureau le conduisit jusqu'au massif de Gudur, à Yideng Bay, où il s'enfonça dans

le sol, seules les cornes dépassaient[1]. Il séduit les Ngwaadama sur place grâce au sel noir, manda matara, appelé sler pəles (dent de cheval) en mofu gudur[2].

Le cheminement des clans qui prirent le pouvoir à Gudur s'effectua par étapes. Quittant Movo, ils s'installèrent à Ngwa Tkwed, où des bandes de cavaliers (wandala?) les chassèrent. Ils se réfugièrent au fond d'un golfe très protégé à Ngwa Sle, plus exactement à Teda. Là, ils demeurèrent longtemps, ils y laissèrent un important jiddere (accumulation de rejets anthropiques), qui signalait l'entrée de l'habitation du chef [3].

Ils régnèrent là jusqu'à ce qu'un soulèvement des montagnards des alentours, en particulier les Gilvawa, lassés de leurs exactions et pillages, leur rendent la situation impossible en les harcelant et faisant rouler des rochers sur eux. Ils se déplacèrent alors à Wi Maya. Ils reconstituèrent leurs forces et se réorganisèrent avec le renfort des Mabram et de nouveaux venus, les Masa Gadala, qui s'étaient montrés efficaces pour lutter

---

[1] A l'emplacement où le taureau s'est enfoncé, à Yideng Bay, on construisit une case-autel. C'est là que seront enterrés les cordons ombilicaux des fils du chef.

[2] Ce parcours est une figure de mythe reprise par d'autres groupes. A Gilvawa, par exemple, le clan du chef suit un taureau maray de Gwele à Meri, puis à Menglia, jusqu'à ce qu'il atteigne le massif de Gilvawa où il s'enfonce en terre. Il s'ensuivra de la même manière une séduction des autochtones par un bien civilisateur...

[3] Actuellement ce jiddere (terme fulfulde) ou kətkel (mofu-gudur) est mis en culture. Sa taille est telle qu'on y dispose des rideaux de fragments de poterie pour limiter l'érosion.

contre des envahisseurs de la plaine, les Meslewslew, présentés dans les récits comme des unijambistes. Leur séjour fut bref dans ce site incontournable. Ils passèrent alors un accord avec les Ngwaadama et s'installèrent à peu de Gudur, à Yideng Bay. Ils rallièrent à leur cause et à leurs kuley la plupart des groupes voisins. Ils héritèrent sur place des Ngwaadama, groupe puissant et organisé[1].

Les Ngwaadama étaient eux-mêmes dans l'aire de pouvoir de Movo, à qui ils avaient également emprunté une partie des rituels et qui se posaient eux aussi en successeurs de Movo.

Le cimetière des chefs à Hwaď way aurait été celui des chefs de pluie, et ceux de Movo s'y faisaient jadis enterrer. Les Gudur rallièrent aussi les Masuwa, possesseurs du sacrifice des criquets. Une partie des massifs, contrôlée par les Ngwaadama, et une autre restée fidèle à Movo rejoignirent les Gudur.

Toutefois, les principaux rituels de Gudur sont ceux du chef de Movo[2]. Lorsque le chef meurt, un notable vérifie son décès et l'annonce. Ce sera le

---

[1]Les Gwaadama sont subdivisés en Ngwaadama Gadaw, venus de Gulvong; en Ngwaadama Ngalay, de Mogudi (Gombala); Gwaadama Gwajero, du pays mafa. Ils bénéficiaient de clans alliés et de leurs forgerons macacaw... Ils sont apprentés au massif de Mabram avec lequel ils partagent l'ancien fond de peuplement, ce qui leur confèrerait le pouvoir (pour leurs "grands") de se transformer à leur mort en panthères. Toute une série de pratiques, se référant à leurs anciennes civilisations, les lie...

[2]Certains mêmes sont empruntés par tous les massifs de la région, comme ceux de l'enterrement des chefs.

chef forgeron du massif, ou un chef forgeron étranger, ou encore le pabang bay, notable qui a la charge des sacrifices du chef défunt jusqu'à la levée de deuil[1]. Il se place au faîte du toit et fait glisser une tige de sorgho zlaraway jusqu'au dessus du front du mort allongé dans la case. Il égorge un coq et fait couler le sang sur la tige, qu'il alimente encore en eau additionnée de farine, le liquide devant toucher le front du chef. A ses côtés, veille sa fille aînée. Le notable, hissé sur le toit, demande par trois fois, après que le liquide a touché également trois fois le front du chef : "le chef ne s'est-il pas levé?". Sa fille répond par la négative, puis s'enfuit en courant pour aller casser une des pierres d'accouchement déposées entre deux cases. Le notable "crie alors la mort du chef".

Ce rituel est entièrement repris par Gudur, l'officiant forgeron venant de Cuvok. Le cadavre du chef est ensuite porté sur une sorte de chaise-brancard, appelé ɓeɓele à Movo, et fait ici en bois de tamarinier. Il sera toujours porté par les "fils des filles du chef".

---

[1] Période test qui peut durer trois ans pour le jeune chef, appelé alors megeje. Il reste sous la tutelle des principaux notables. Il demeure dans la concession de son père, attendant la levée de deuil qui autorisera la cérémonie de sa nomination.

Movo[1] disposait de trois principaux sacrifices, la pluie, les criquets et celui du vent, c'est-à-dire des punaises, dont nous aurons à reparler. Le sacrifice (kuley) de la pluie se situe à Ngwa, petite colline en plaine à l'avant de Movo et où se trouvent les pierres de pluies, qui servent à appeler la pluie. Quant au kuley qui "referme" la pluie, il reste dans la concession du chef de Movo.

Le sacrifice de la pluie de Movo éclata : Gudur en prit une partie, mais aussi Gabaka, présenté comme le frère de Movo qui partit avec pour "trouver un peu de richesse avec lui". Pour les criquets, Gabaka fit de même alors que les Masuwa passaient avec l'essentiel du sacrifice à Gudur.

Bien avant Gudur, lorsque Movo jouait le rôle de plaque de redistribution du peuplement, ses colonies entretenaient les mêmes liens religieux que celles de Gudur. Movo, trop en plaine, fut menacé par le Wandala et les Giziga Bi Marva. Movo subit ensuite la tutelle des Fulbe Yillaga voisins, devenant même un relais de traite pour les Fulbe. Les colonies de Movo, en montagne, rallièrent alors Gudur qui se posait en héritier de la chefferie de Movo.

Des traces des anciennes colonies de Movo sont perceptibles et nous en donnerons un exemple. Après une guerre fratricide, une fraction

---

[1]Les regalia de Movo comptent une pipe en bronze de très belle facture, utilisée pour fumer pendant le déroulement des sacrifices, et, comme dans toute la région, des couteaux de jet (mafəkwaw), une grande faucille, une lance à nervures de type bornouan et un fer pour creuser la tombe du chef.

movo partit vers le nord. Elle passa par Menglia, puis par Menger (Mboku) où une partie demeura, le reste s'établissant près de la colline de Munduvaya entre Molkwo et Muyang. Les Movo ou Mavak allaient chercher le "médicament pour fermer les criquets" et la pluie à Movo et ensuite à Gabaka. Puis ils "changèrent". Leur mutation ethnique est expliquée par un changement alimentaire, ils se mirent à consommer des merkleje (ffde), variété de batraciens que les Movo ont en aversion... et ils ne purent suivre les kuley de Movo. Aujourd'hui ils se rattachent pour la pluie au massif voisin de Mboku où officie un clan venu de Grea. Toutefois ils persistent à garder un nom de louange apparenté à celui de Movo : "bime ma danga daw"; frère du mil, suivi du nom de référence de tous ceux qui se revendiquent de Movo, Mede. En enterrant leurs morts, ils continuent à répandre des cendres sur le chemin...

Les héritages antérieurs transparaissent parfois sous la forme de pratiques, pas toujours explicitées. Des anciens pouvoirs forgerons, ils gardent la coutume de mettre la tête d'un crocodile (suspendue jadis à la toiture des forges) dans les greniers du chef, sur le mil "pour qu'il ne finisse pas" et, comme pour la forge, pour qu'il ne fasse pas l'objet de pratiques occultes. On retrouvait cette pratique à Movo comme à Gudur. La coutume de placer la langue du crocodile (avec des "médicaments") dans un fer-grelot que l'on porte au bras existe aussi chez les chefs de Movo, Gudur, Menglia...

La chefferie de Gudur s'appuyait sur deux grands sacrifices, celui de la pluie et celui des criquets. Elle avait su capter ou usurper leurs supports matériels, mais surtout elle avait su se faire reconnaître comme étant l'héritière des centres de pouvoir antérieurs qui commandèrent la porte des monts Mandara.

3. LES GRANDS SACRIFICES DE GUDUR, FONDEMENTS DE SON POUVOIR

Le pouvoir de Gudur reposait essentiellement sur deux "cultes", celui de la pluie et celui des criquets migrateurs, jaray[1].

Le sacrifice de la pluie appelle peu de commentaires. Les rogations s'effectuent à l'aide de "pierres de pluie" que l'on tient enfermées dans une poterie tripode (kwakular masa salay) recouverte d'une peau de daman. Le chef officie lui-même, sans l'intermédiaire d'un ritualiste. Le support sacrificiel demeure le daman ou le mouton noir, selon le choix du devin. Il n'atteint pas en complexité celui que l'on trouvait en plaine, dans la chefferie zumaya, par exemple.

Si le chef de Gudur pouvait faire pleuvoir, il avait également la capacité de retenir la pluie. Le sacrifice de Mengirdla à Wi Maya remplissait cet office. Son autel était une poterie à bière, couverte d'une pierre à moudre, le tout coiffé d'une jarre.

---

[1] Il s'agit essentiellement de *Locusta migratoria* et de *Schistocerca gregaria* (FORSKAL, 1975).

Si ce pouvoir sur la pluie était concurrencé par une floraison de maîtres secondaires apparus antérieurement ou postérieurement à Gudur, l'unanimité se faisait, en revanche sur sa maîtrise exclusive des criquets. A Usa, avait lieu un sacrifice expiatoire afin d'enrayer les invasions acridiennes[1]. Les modalités du sacrifice semblent avoir dû évoluer dans le temps. Les informateurs de Wula, Gili et Udah en font une description différente de celle des desservants actuels du sacrifice, les Masuwa. Les premiers décrivent le lieu du sacrifice comme une infractuosité dans le rocher, bouchée par des portes de fer ou des cases réceptacles de criquets, également closes de battants de fer.

Le sacrifice consistait à enfermer vivants deux enfants - un garçon et une fille - dans deux grandes poteries abouchées, à la façon des anciennes tombes de la plaine, ou bien on les plaçait dans un trou que l'on bourrait de tiges ou de moelles de tiges de mil que l'on refermait par une poterie elle-même pleine de terre. On disait aux enfants que "les termites viendraient les prendre. Ils étaient ainsi enterrés vifs dans des sortes de pièges à termites.

---

[1] M. PODLEWSKI (1966, p. 89) : "En ce qui concerne les "criquets", il faut s'enfoncer bien loin au cœur des massifs carapaçonnés d'immenses dalles désertiques (les cultures y sont interdites); là se trouvent des excavations, aujourd'hui scellées et surmontées de poteries qui auraient été le point de départ des invasions d'acridiens locales. Jadis des sacrifices humains étaient effectués à cet endroit (jeunes couples); le chef actuel se souvient de l'un d'entre eux alors qu'il était adolescent; lui-même y a sacrifié un cheval...".

Le site de Usa, lieu du sacrifice des criquets

Le site de Usa, lieu du sacrifice des criquets

Ce type de sacrifice, avec des constituants sensiblement différents, a existé pour la pluie, mais il s'est - semble-t-il - poursuivi uniquement pour les criquets.

Le rapport avec la termitière renvoie à une série de symboles les associant à la forge. En plaine, dans les grandes chefferies issues des rois forgerons : Joffa, Bogo, Zumaya Lamorde... on enterrait des chefs dans deux jarres abouchées et l'on mettait par dessus des bois, des tiges de mil afin d'attirer les termites et de créer artificiellement sur la tombe une vaste termitière.

Un mythe chez les Wula fait référence de façon explicite au sacrifice passé de Gudur. Les Kawaja sont venus de Gudur. A Gudur, en prélevant des termites dans une termitière éventrée, ils trouvèrent deux enfants, fille et garçon. Ils les emmenèrent avec eux. Plus tard, le couple donna les Kadase. Ce clan fournissait un notable ritualiste chef de pluie et le chef des forgerons, puis ils se cantonnèrent à des rôles d'exécutants pour les Kawaja. Quant à la forge, ils l'abandonnèrent, se contentant de fabriquer encore des soufflets. Récupérés par une chefferie également originaire de Gudur, les Kamaze Msam, Kawaja et Kadase, virent leurs rôles se transformer encore peu à peu dans ce cadre[1].

---

[1] Il existe une deuxième version : Sunuva, un clan issu des Masam - également venu de Gudur - partit chercher un daman - sous entendu pour le sacrifier de la pluie. Il trouve Kawaja qui fait un feu sur la montagne de Kenjan. Sunuva donna sa fille à Kawaja et c'est elle qui alla à la recherche de termites pour les donner aux poulets et trouva Dase dans une termitière.

Les Masuwa sont des Bi Kuley, chefs de sacrifices. Ils étaient auparavant au service de la chefferie de Movo dont ils partagaient certains rituels, comme mettre les cendres sur le chemin de leurs morts pour que les chenilles n'attaquent pas le mil. Ils sont les acteurs uniques du sacrifice des criquets. Ils auraient eux-mêmes découvert ce lieu sacrificiel : une tombe ouverte d'où sortaient des criquets qui se répandaient dans les champs. Ils prévinrent le chef de Gudur (?) qui leur aurait remis la responsabilité du sacrifice et leur aurait demandé d'officier en son nom. Cette version est parfaitement conforme à l'idéologie centralisatrice de Gudur.

Le lieu de sacrifice est situé sur la colline de Usa, entre Movo en plaine et Teda, étape importante des chefs actuels de Gudur. De là on peut voir la colline de roches blanches qui tranche dans le paysage, en retrait de Teda où était rituellement égorgé un Gilvawa à la mort du chef de Gudur[1].

Le site est couvert d'une essence monospécifique de *Sterculia setigera* (maɓac) que l'on ne coupait pas[2]. Une vingtaine de poteries retournées

---

[1]Les Gudur partent toujours en armes contre le massif de Gilvawa qui, jadis les chassa. Aujourd'hui ils vont couper un teteng (*Boswellia dalzielii*) qui croît en peuplement sur les pentes de roches à quartz près de Teda. Cette sortie en armes correspondrait à la pratique des Bana et de certains Kapsiki qui, ici, à la nomination du chef "vont manger le mil des voisins", c'est-à-dire tout homme rencontré est abattu.

[2]Le bois de *Sterculia setigera* ne peut alimenter le feu dans une concession chez les Mofu Gudur. On ne l'utilise, à la rigueur, que pour des feux extérieurs. Si une femme

sont encore en place dans un chaos de tessons et de poteries tripodes plus ou moins bien conservées. Les grandes jarres, avec un redoublement du fond, sont spécialement fabriquées par les femmes des forgerons mogura. Chaque sacrifice réclame deux poteries tripodes marquées sur le fond de pastilles qui simulaient des grains de mil.

On disposait sur un trou préalablement creusé ou une crevasse de la terre élargie à la houe, une natte (gegided) le recouvrant entièrement. on plaçait les deux enfants sur cette natte, après leur avoir donné à manger dans des poteries tripodes de la viande de chèvre sacrifiée. La natte s'effondrait sous le poids des enfants, qui disparaissaient. On bouchait alors vivement le trou avec des feuillages arrachés aux duwaz (*Heamatostaphis barteri*) environnants[1] et on refermait alors totalement avec la poterie retournée sur le trou.

---

faisait cuire les aliments avec maɓac, son mari mourait. Seules les veuves peuvent se servir de son bois pour la cuisine.

[1] D'autres sacrifices comme celui pour la pluie produisaient des gestes identiques. Au lieu Mekeringang, sur la colline de Mundur en face de Godola, se déroulait un sacrifice de la pluie, tenu par des Giziga de Hulum (clan lungum). Un enfant né avec des dents avait été enterré vivant au fond d'un trou. Si la pluie s'arrêtait, on y sacrifiait. On jetait la tête d'un coq dans le trou, que l'on bouchait ensuite vivement avec des feuilles de tursuhi (*Haematostaphis barteri*) et parfois aussi d'autres feuilles d'arbre. Ceci confirme l'ambivalence des gestes du rituel des sacrifices pour la pluie et pour les criquets à Gudur.

Les criquets étaient censés prendre les enfants et manger ensuite les feuilles de duwaz, très amères[1]. Cette amertume devrait ensuite les empêcher de toucher au mil.

C'était la chefferie de Hina - ou comme on le dit à Gudur, les Gedar -qui aurait donné le plus d'enfants à Usa, car elle était la plus puissante dans l'aire couverte religieusement par Gudur. Selon certains informateurs, Hina aurait représenté le bras séculier de Gudur, mais il convient d'atténuer cette affirmation. Hina fut une chefferie prédatrice préoccupée de ses seuls intérêts et limitée aux rapines. Cette attitude est confirmée par la présence de certaines fortifications au sud de Gudur et qui, comme le mur de Mitemba (mezleɗ dans le dialecte de Gudur et zlenger dans le dialecte Mokong), complété de lignes de zlezlerek (*Acacia ataxacantha*), auraient été disposées pour faire face à des attaques de Gedar[2]. Ces sacrifices, qui

---

[1]Les feuilles d'*Haematotaphis barteri* peuvent très jeunes, et après avoir subi un ou deux bouillissages, être consommées dans les sauces. Elles sont employées comme nourriture pour "remonter" les blessés et parfois également en emplâtres sur les plaies.

[2]Pour G. LAVERGNE (1945), c'est Bi Ngwam qui "fortifia ses positions et construisit une muraille d'enceinte que l'on peut voir encore actuellement partant de Katamasa au sud et allant à l'est du mayo Goudal jusqu'aux promontoires dominant la plaine de Mokong et sur lesquels des portes de guêt remarquables furent installées pour surveiller les horizons vers "Founangué". L'enceinte rejoignait ensuite la montagne de Gadalao, interdisant ainsi totalement l'accès de la montagne sacrée aux envahisseurs..." Actuellement ce limes a été démantelé sur presque tout son tracé.

ont dû se multiplier à certaines époques, furent capables de frapper l'imagination et de renforcer la "croyance en Gudur".

Gudur régnait en s'appuyant sur la menace de retenir la pluie. C'est l'arme que le chef brandit contre un massif jugé trop indépendant ou si un prétendant se lève contre lui. Les informateurs de Gudur prétendent que les criquets ne pouvaient être envoyés par le chef contre un massif. Cette assertion semble néanmoins démentie par les récits explicatifs des rapports de certains massifs, Muhur ou Menglia par exemple, avec Gudur. Le chef partit avec ses notables à Gudur afin de se débarrasser d'un vol de criquets et dit en approchant le chef de Gudur : "Pardon, pardon, tu as envoyé les criquets sur nous"...

Gudur imposait des trèves pendant une partie de l'année, au cours de la gestation du mil et jusqu'à la fin des récoltes. Gudur menaçait les fauteurs de troubles non seulement de retirer la pluie, mais aussi parfois d'envoyer les panthères ou une épidémie. Si la malédiction de Gudur pouvait prendre des formes bien différentes (cf. W.E.A. VAN BEEK, 1980, pour le village kapsiki de Sir), c'était la menace, par la pluie et les criquets, sur le mil qui demeurait la plus pressante.

4. HAUT LIEU ET GRAND CENTRE DE DISPERSION

Pour quelles raisons les gens ont-ils quitté Gudur? Les informateurs mettent en avant des problèmes de surpeuplement, des rivalités pour la chefferie, et aussi des famines... Un groupe non

négligeable évoque le sacrifice passé du chef-forgeron. La pression constante de nouveaux arrivants de la plaine et de massifs voisins créait une instabilité politique. Nombreux, ils intervenaient dans les équilibres fragiles d'un pouvoir reposant sur un trop grand nombre de clans hétérogènes.

Les tensions devaient être démultipliées par la recherche non pas toujours du pouvoir, mais d'un rang de notable ou d'une prise de responsabilité rituelle permettant d'accéder aux richesses d'alors et à la puissance que devait conférer le contrôle d'une ou plusieurs lignes de pèlerinage.

G. LAVERGNE (1945) incrimine les attaques venant de la plaine et aussi "les sauterelles survinrent, aussi terribles par leurs ravages... Voyant la confédération se désagréger, Ngom conseilla à ses gens de se retirer plus à l'ouest ou sur les sommets des montagnes : d'où l'origine des courants migratoires Mofou vers l'ouest et le nord qui entraînèrent la fusion des Mofou avec certains clans aborigènes ou avec les Marghi de l'ouest et vers le sud où ils se mêlèrent aux Daba".

Gudur dut connaître des périodes de pouvoir très instables. Le soutien d'une partie de la population pouvait être remis en cause à chaque catastrophe naturelle. Une suite de périodes de sécheresse pouvait entraîner le renvoi du maître de la pluie lorsque celui-ci était encore le chef forgeron, ou le chef de Gudur s'il n'avait pas de desservant à désigner à la vindicte populaire. Défendu par son clan et ses alliés accrochés à leurs prérogatives, sa volonté de se maintenir pouvait

générer une guerre civile. Vaincu, il devait alors s'exiler avec les siens et ses partisans. La stabilité du pouvoir dépendait ainsi en grande partie des aléas climatiques, de viroses et autres maladies du mil, du passage répété d'épidémies...

4.1 *La fuite des forgerons de Gudur*

Les informateurs s'accordent à dire que les sacrifices les plus puissants des criquets et de la pluie étaient entre les mains des forgerons ou furent apportés par les forgerons.

Les forgerons auraient été rejetés car leur pouvoir était devenu insupportable, en particulier pour des nouveaux venus qui, issus de plaines, avaient déjà dû s'en débarrasser antérieurement (rappelons que les couloirs de migrations nord-est/sud-ouest fonctionnèrent de façon suivie durant des siècles).

A Gudur, c'est l'appareil liturgique trop lourd, le contrôle qu'il exerçait sur le pouvoir des hommes qui amena un rejet et prit des formes violentes.

Cette radicalisation dans la région des monts Mandara des rapports entre forgerons et non forgerons eut-elle sa genèse à Gudur? On ne peut l'affirmer, mais on constate que la situation des forgerons castés recouvre sur les monts Mandara l'aire de dispersion des gens se revendiquant de Gudur. Elle n'apparaît pas au nord chez les Mofu

Duvangar, Meri[1]... jusqu'aux Kirdi Mora et Podokwo... A l'est, elle s'arrête à Lulu et au sud en limite du pays fali. Cette césure dans les sociétés des monts Mandara fut tout à fait fondamentale. Elle fit éclater une souche lignagère de pouvoir en deux entre, d'une part, un pouvoir sur les hommes qui supervisent fêtes et sacrifices, et, d'autre part, une autorité qui avait pour fondement la forge. Cet éclatement s'est réalisé au sein de chaque clan et pas seulement au niveau des détenteurs du pouvoir entre les forgerons et les non-forgerons. Cette nouvelle règle sociale est partout édictée selon un même canevas, mais en variant infiniment l'habillage. Nous en donnerons deux exemples pour Gudur.

. Celui qui concerne les Mogura s'énonce de la façon suivante :

Deux frères se trouvent en présence d'un mort dans leur famille. L'aîné se décide à l'enterrer, car le cadet dit : "Comment pourrais-je faire? Je suis jeune et ignorant de tout". Une chèvre est égorgée pour emballer le cadavre. Qui va consommer la viande? Le cadet dit encore : 'Tu as fait le travail, à toi de la manger seul". Et pour avoir, après manipulation du cadavre, touché à la nourriture, l'aîné devint forgeron.

Il fut à l'origine des Mogura et le cadet à celle de Masuwa. Actuellement, seuls les forgerons mogura enterrent les Masuwa du quartier Gadala.

---

[1]Les massifs mofu de Wazang et de Durum ont subi une influence de voisinage qui ont rendu parfois hybrides les rapports entre forgerons et non forgerons.

. Le deuxième exemple est pris chez les forgerons transitant par Lulu (massif-île giziga au sud de Gudur).

"Walamay a deux fils. Leur mère meurt. Le cadet dit : "je suis malade et ne peux m'occuper de notre mère". L'aîné se charge alors de l'enterrement. Pour avoir touché au cadavre, il devint forgeron. Ce sont les Mariyam, l'autre fut à l'origine du clan Zolom".

C'est chaque fois l'aîné qui devient forgeron et cette figure de mythe - dont nous pourrions multiplier les exemples - est à lire à l'envers. C'est le cadet qui se retire de la forge et y enferme l'aîné, en le disqualifiant socialement pour la compétition du pouvoir sur les hommes.

Il s'agit d'une longue gestation du pouvoir sur les hommes qui se libère de l'imbrication avec les sacrifices, particulièrement ceux associés à la symbolique de la forge, et cela par paliers. Chaque nouvelle vague de peuplement qui réussit à prendre pied à Gudur essaie de gagner le pouvoir sur les hommes. Ce pouvoir l'emporte toujours sur la maîtrise des sacrifices qui incombent alors aux clans spoliés... mais cette autorité est elle-même jugée encore trop dangereuse et les tenants des sacrifices sont réduits à l'état de ritualistes qui n'ont qu'une délégation de pouvoir.

L'apogée de Gudur dut vraisemblablement se situer à la fin du XVIème siècle et au début du XVIIème, à l'époque où était implanté un pouvoir forgeron ou plutôt où les principaux ritualistes étaient forgerons et où l'arsenal rituel et symbolique reposait sur le fer et la forge.

Une période de migrations conquérantes porteuses de forge a été suivie par des groupes rejetés, dont la migration est rapportée comme une fuite éperdue. Il s'agit du notable forgeron, généralement intronisateur et fossoyeur du chef, à la suite d'un changement dynastique qui ne leur était plus favorable.

Les forgerons - ou les clans forgerons - furent refoulés des accès au pouvoir, puis des titulatures, le travail de la forge se voyant sublimé au niveau symbolique de la chefferie dans le bassin du lac Tchad, au Bagirmi, au Wandala... Ce refoulement fut parfois violent, à Dulo (Wandala) et également à Marva[1].

Sur les séquences migratoires, qui conduisirent des stocks de peuplement ayant transité par Gudur, aux groupes porteurs de l'idéologie de la forge, se succédèrent d'autres, plus mitigés, et certains enfin qui cherchèrent systématiquement à l'écarter.

Cette lutte se déroula vraisemblablement sur plusieurs générations, voire plusieurs siècles jusqu'à parvenir, sur les monts Mandara, à une mise en caste avec compensations économiques, mais le but visé est un éloignement du pouvoir. Le renforcement de certaines chefferies peut être compris comme une garantie contre les excès du pouvoir forgeron. Si bien que les formes les plus archaïques d'encadrement des hommes sont celles qui font encore le plus de place aux forgerons tant pour les rituels que comme notables.

---

[1]cf. les Zumaya ou l'ethnie prohibée, Ch. SEIGNOBOS, 1986.

On les trouve essentiellement parmi les groupes du revers occidental des monts Mandara. Ils illustrent encore les avatars de formes de pouvoir forgeron qui régnèrent à l'est dans le bassin du lac Tchad.

Ce départ des chefs forgerons, grands prêtres et grands notables, qui souvent cumulaient aussi la fonction de maître de la pluie, est évoqué dans plusieurs traditions, chez les Kapsiki de Mogode, chez les Mafa de Moskota et de Muhura, chez les Bana de Udah et de Gambura.

A Gudur même, cette période est presque totalement occultée. Les "donneurs" de chefferie que sont les Ngwaadama disent que, jadis, avant l'arrivée des Gudur et alors qu'eux-mêmes disposaient d'un chef, leurs propres forgerons ont fui à Mogode (Kapsiki) pour ne pas être enterrés avec lui. De plus, ils se disent apparentés avec des groupes de Wula, les Mindifi Sunuva (?).

On peut toutefois décoder dans certains récits de Gudur la présence passée des chefs forgerons.

"Lors de la fête de la récolte, mewudey lem, un lépreux voulait tuer le chef car on l'avait empêché de participer".

Une autre version dit que le notable qui devait sacrifier pour le chef lors du mewudey lem, devenu lépreux, perdit sa charge et en prit ombrage. "Le lépreux entra dans l'habitation du chef, la nuit ; il se saisit du chef, mais dans la lutte, ils piétinèrent le feu qui embrasa la case. On ne retrouva que deux cadavres emmêlés et carbonisés. On ne sut pas qui était le chef et on les enterra ensemble".

Les chefs de Gudur suivants firent appel aux Gedar pour garder la porte de la chefferie. Les Gedar, ou "soldats du chef", veillent sur la concession du chef contre les lépreux. Quand on "crie le feu", cérémonie particulière le cinquième jour de la fête du mewudey lem, les Gedar entourent la concession du chef et repoussent les gens, qu'ils peuvent à cette occasion molester.

Le clan gedar prétend aussi à une autre origine.

"Le chef de Libe aurait envoyé à celui de Gudur un jeune garçon afin qu'il soit donné aux criquets, mais le sacrifice ne saurait être fait sans une fille qui l'accompagne. On attendit la fille, qui ne vint pas. Le garçon grandit, échappa au sacrifice et donna le clan gedar".

Pour le récit du "lépreux" qui défia le chef, il faut se reporter à une série de traditions orales qui codifie la lutte du chef forgeron et du chef de massif sur le même canevas, mais pour aboutir à de tout autres conclusions.

Un récit recueilli à Bukala, chez les Gude, peut en donner une illustration.

"Un chef abusif fait brûler le mil de ses gens pour se chauffer durant la saison froide qui suit la récolte. Il oblige le forgeron à mettre le feu à son gerbier de panicules de sorgho. Le forgeron s'exécute, puis il se jette sur le chef et l'entraîne dans le brasier. On dégagea deux corps calcinés, sans pouvoir distinguer qui était le chef. Les deux seront alors enterrés de la même façon, selon le rituel des chefs".

Ce récit vient en explication de la similitude de l'enterrement du chef forgeron et du chef de village chez les Gude et les Njanyi. Le lépreux est, par ailleurs, le qualificatif du forgeron en plaine pour les groupes qui ont rejeté la forge, chez les Masa et les Musgum par exemple. Nous sommes en présence de restes de traditions orales qui concernent le rejet des tenants de la forge, reconvertis dans le récit explicatif de l'origine d'un clan, celui des Gedar.

Ce clan est, du reste, très composite, mais sa venue ou sa création correspondit-elle à un soutien de chefferies méridionales gedar (?); matafal, libe... voire hina pour aider les chefs de Gudur à se débarrasser de notables forgerons trop puissants?

A Mogode, d'après Yerima Zaraw et al., cette information se confirme. Les Kamaze (Ngwoda), lignage du chef, sont sortis de Gudur. Leurs forgerons sont les Kamakuye - ils rasent le chef et l'enterrent. Les Kamakuye étaient également à Gudur. Le chef forgeron devait être enterré vivant avec le chef de Gudur. L'un d'eux réussit à creuser une ouverture grâce à la pince qui sert à maintenir la pièce de fer sur l'enclume. Il s'enfuit, en passant par Sirak, vers Mokolo. Le chef nommé après lui le poursuivit jusqu'à Mogode. Il s'agit, de fait, d'un cadet de chefferie rejeté de Gudur.

Les Kamakuye conservent le sacrifice de la pluie, mais ils ont perdu la chefferie des forgerons conférée aux Kazarmba (venus de l'ouest) pour rééquilibrer les pouvoirs entre les deux grandes fractions de peuplement issues de l'est et de l'ouest des monts Mandara.

De Gudur, les Gwazla Vizi [1] ont fui pour venir à Mandosa (massif de Moskota) en passant par Muhura et Guzda. Lorsqu'on enterrait le chef de Gudur, on prenait un forgeron et on le jetait vivant dans le trou avant de sceller la tombe. Il réclama alors ses outils pour poursuivre son travail dans l'au-delà auprès du chef. Enfermé dans le tombeau, il réussit grâce aux pinces (magac) à desceller la pierre et à sortir. Dans la nuit, il prit sa famille et s'enfuit à Guzda, puis à Moskota.

A Muhura, la fuite du chef forgeron est connue, mais relatée différemment. Au cours d'un maray (sacrifice d'un taureau), le chef et le bi gawla, notable qui dirige tout le rituel du sacrifice du taureau maray du chef, complotent contre le chef forgeron, qui dispose du plus gros taureau du massif. Ils chassent alors le petit taureau du chef de façon à ce qu'il entre chez le forgeron. Le chef déclare alors : "Je ne veux plus mon bœuf, il est chez le forgeron". Le forgeron en éprouve de la honte et cède alors son gros bœuf au chef.

Par la suite, apprenant qu'il a été mystifié, le forgeron rassembla ses gens et s'enfuit à Vuzad. Tous les forgerons de Vuzad seraient des Padaha, issus de Muhura. A Vuzad, ils se divisèrent et partirent les uns à Shugule et Guzda, les autres à Moskota.

---

[1] Mêlés aux Zarwa et Bejedi à Bejele, ils forment avec les Lteckule, les Gwalibay (gens du chef) et nomment les Lteckule à la chefferie.

Nous avons relevé à Udah (massif bana) et à Gambura deux traditions convergentes[1].

Le bay de Gudur avait un chef forgeron qui à sa mort devait être égorgé pour être jeté dans son tombeau. Le forgeron s'enfuit de Gudur à l'annonce de la mort du chef et alla se cacher sur le massif de Udah. De jeunes bergers vinrent dire à leurs parents : "Sur les rochers, il y a une personne qui nous importune et nous demande des pois de terre". On envoya deux notables pour l'interroger. L'homme surpris, tout tremblant, avoua :"Je suis le grand forgeron de Gudul". On lui donna une case. Les gens de Gambura attaquèrent Udah. Le forgeron demande aux Udah de ne pas tuer les Gambura, tout en les assurant de la protection de ses cultes, car parmi eux étaient de ses parents. Deux personnes seulement restèrent sur le champ de bataille. Les Gambura retournèrent à l'attaque et demandèrent aux Udah : "Qui est donc avec vous?" "C'est le chef des forgerons de Gudul". Les Gambura lui donnèrent une femme. De leur union naquit une fille, Traka, au quartier Wuleki où le chef forgeron était établi. La fille fit des "médicaments" qui protègèrent Gambura. Les descendants seraient les lignages Katamta, Kadermi et Kwodime. Ils allèrent ensuite, en grande partie, s'établir à Gambura.

Les Kawulaki, appelés aussi Kagudul, demeurèrent Kamaze, chefs de Udah. Les Kawoda sont maintenant leurs forgerons, remplacés dans leur rôle de ritualiste intronisateur par les

---

[1] Informateurs Jawro Yille, Zra Bring et Lawan Saidu Lubu de Gambura.

forgerons biyatse (venus de Biyatse, au Nigeria). Les Katamta gardent la maîtrise de la pluie à Gambura[1] et les Kadermi officient pour la fécondité des femmes et des troupeaux.

Le pouvoir forgeron apparaît pleinement dans les rituels qui ont cours parfois encore de nos jours. Ces rituels, nos informateurs affirment les avoir rapportés de Gudur. Nous donnerons des exemples pris dans la région de Sukur.

A Sukur, A. KIRK-GREENE décrit brièvement l'enterrement du chef, comme une "Pabir fashion". Il reste très marqué par les symboles de la forge et du fer comme du reste dans toutes les inhumations des chefs du rebord occidental des monts Mandara et de leurs piémonts.

Le chef de Sukur était porté sur une civière de fer, placé assis, une fourche de fer soutient la tête. Il est maintenu par des fers-monnaies sous les aisselles, sous les coudes et les genoux. Le corps est recouvert de peaux cousues et de boubous. La tombe creusée en "flacon-shaped" est remplie de charbon de bois.

Chez les Wula, qui concrétisent un maximum d'archaïsmes et dont les clans sont directement ou indirectement issus de Gudur, les représentants des trois pouvoirs : celui sur les hommes (kamaze), le maître de la pluie (slowala), et celui sur les forgerons (mazerhe) sont enterrés avec, dans les rituels, une invertion symbolique sensible entre les deux premiers et le chef forgeron. Après avoir été oint d'huile de caïlcédrat, le corps - mort en

---

[1]Des Kamo partagent les sacrifices avec les Katamta. Ils viennent de Zorok (Maroua) et sont passés par Budum.

1986 - est cousu dans des peaux d'animaux sacrifiés, mais il est "tenu" par des "dubul" (fer-monnaie) sous les pieds, la nuque, le cou, les reins et les aisselles. Vêtu de plusieurs boubous et du chèche rouge il est placé assis contre son bouclier. On versera ensuite du charbon de bois pour faire comme un écrin, en alternant lits de charbon de bois et couches de "vizu" (minerai de fer) comme on remplirait un bas-fourneau pour une réduction.

C'est Iti Damrhe, le "père du chef", le kaygama, qui fait annoncer par son adjoint, le slufu, la mort du chef. Le chef forgeron prépare le cadavre et attache les peaux. Trois jours après il le portera ainsi paré sur ses épaules pour le faire passer à nouveau sur tous les lieux du pouvoir : son saré, la pierre où il rendait les jugements. Il dirigeait enfin la mise en place du charbon de bois.

On inhume le maître de la pluie, après avoir enduit de graisse de bovin sa bouche, ses yeux, ses oreilles, les narines et l'anus ; mis de la pâte de souchet sur les doigts et les orteils. On le coiffe d'un bonnet noir. On l'enterre comme le chef avec des "duvul" et on verse aussi du charbon de bois en alternance avec "vizu". Il est porté en terre sur les épaules du chef forgeron au lieu-dit Kwana. Sur tout le parcours, comme pour les Movo, on répandra de la cendre afin d'empêcher la sortie des chenilles qui dévorent le mil en herbe[1].

---

[1]Le sacrifice du maître de la pluie, qui est aussi maître des chenilles à Wula se déroule de la façon suivante. Pendant une nuit noire, il va, nu, sur les champs pour prélever des chenilles. Il ira ensuite jusqu'au cimetière des chefs de pluies, à Kwana. Là, il enterrera les chenilles avec

L'enterrement du chef forgeron est réalisé ici (à la différence des Gude et des Njanyi) par des forgerons, mais les éléments de fer sont curieusement retirés. Ils sont remplacés par des fourches de bois de *Khaya senegalensis* placées sous les aisselles et les genoux (au lieu du fer monnaie et de la fourche de maintien de la tête) et c'est du liber de caïlcédrat broyé que l'on disposera sous la gorge et les reins. On le place toujours contre son bouclier dans un écrin de charbon de bois. Il ne porte pas de turban, mais un bonnet d'étoffe noire durant l'exposition du cadavre, qui ne dure que deux jours. Ce sont surtout les fêtes et les danses qui suivent qui lui sont très particulières. Généralement, en effet, le chef est enterré discrètement à la nuit tombante, alors que le chef forgeron est mis en terre en public avec faste et danses. Epées, couteaux de jet, boucliers sont sortis et de nos jours, en plus, les parasols...

A Udah (Bana) le chef des forgerons, dont le clan est issu de Gudur, est lui aussi enterré dans du minerai (vize). En revanche, le symbole du charbon est redoublé, car non seulement le cadavre est déposé sur un lit de charbon de bois, mais il est auparavant noirci. De plus, il est inhumé sur la montagne dans une roche de couleur sombre.

A Mogode (Kapsiki), le chef est inhumé par le chef forgeron, après qu'il l'a rasé. On l'oint d'huile de caïlcédrat et on le coud dans des peaux. On le

---

certains bulbes. Cinq à dix jours après, les chenilles crèveront sur les champs.

revêt d'un boubou, d'un bonnet et d'un turban. L'écorce de caïlcédrat tient le corps, mais le cadavre est assis sur des loupes de métal et sur un lit de charbon de bois avec, auprès de lui, une pince et un marteau. Il est enterré dans sa case.

On pourrait, là encore, multiplier les exemples. Ces rituels - bien que simplifiés dans leur description si on les compare à ceux de Gudur - montrent le dépouillement qu'ont subi ces derniers, vraisemblablement au XIXe siècle, conformément au renouvellement progressif de la population de la région de Gudur.

Les plus anciennes coutumes de Gudur se trouvent - ou plutôt se retrouvaient - à l'ouest, chez les Wula, Bana, Jimi, Margi... avec des colonies qui, ayant anciennement quitté Gudur, les maintinrent en l'état.

Un certain nombre de rituels ayant trait à la nomination des chefs sont réputés être venus de Gudur, en particulier le "fer de la chefferie", fer refermé sur lui-même avec deux crochets aux extrémités. Il ressemble à un grelot, mais il renferme une poudre "médicament", une peau cousue sur le fer le rendant hermétique.

A Jimi, le clan Mojinin, venu de Gudur, est le récipiendaire du fer de la chefferie appelé perma ka momum et des pierres de la chefferie (noire, blanche et rouge) qui ressemblent à des polissoirs de potière. Fer et pierres auraient été rapportés de Gudur.

Lors de la nomination du chef, le fer est immergé dans de la bière sacrificielle remise au chef par les clans qui le désignent, notamment Mojinin. La calebasse est retirée des mains du chef

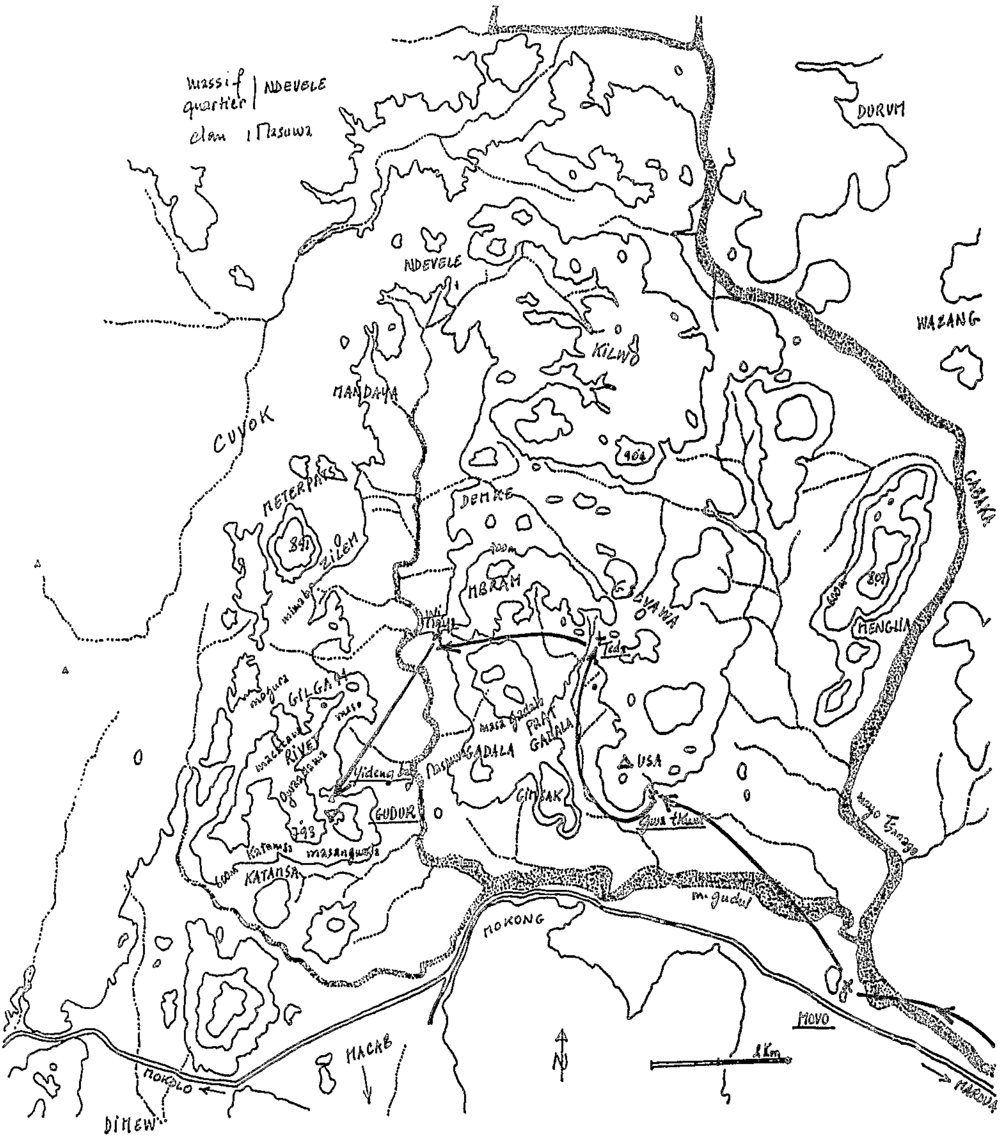
avant qu'il n'en finisse le contenu. Ce geste lui signifie qu'il n'est pas maître de son temps de règne et que sa chefferie peut lui être reprise s'il manque à ses devoirs.

Gudur a longtemps eu recours aux ritualistes de ses colonies qui appartiennent à des fonds de populations antérieures, ou à leurs productions, par exemple, pour la fabrication de fers de houe rituels. Avant que les Mogura forgent les fers de houe servant à "tenir" le cadavre du chef, c'était Mewe (au Nigeria) qui les fournissait. Les massifs apparentés à Gudur, comme Macab, allaient eux aussi s'en procurer, mais ils devaient les acheter.

Les fers de houe dont se servait le chef pour effectuer les premières semailles chaque année, devaient aussi venir de l'ouest, du pays margi. Ils sont appelés hədeɗ meeser mey (houe / serrée / bouche). Ces fers de houe ressemblaient à ceux encore récemment utilisés pour une sarcleuse à manche droit et à poignée des Gidar. Elle servait un mode de travail de la terre différent de celui des houes actuelles, et qui jadis prévalut à Gudur.

4.2 *Les aires de peuplement issues de Gudur*

W.E.A. VAN BEEK (1981) propose une liste d'établissements qui, dans la région de Sukur et le pays kapsiki, se revendiquent de Gudur. Les gens de Sukur sont sortis de Gudur en même temps qu'une partie des quartiers de Wula et de Gulak. Sukur essaima ensuite dans les villages de Za, Bazza, Guriya et Kamale en pays kapsiki. C'est Mogode qui, à son tour, donnera Garta, Rumshi et Rhumzu...



massif | NDEVELE
quartier |
clan | Masuwa
DURUM
NDEVELE
WAZANG
KILWO
MANDAYA
CUYOK
904
DEMKE
GABAKA
MBRAM
801
MENGUIA
GUDUR
USA
GADALA
KATANSA
MOKONG
MOVO
MACAB
DIMEW
MARUA
2 Km
N

J.Y. MARTIN (1981) souligne que le courant le plus important qui peupla le pays mafa fut celui de Gudur-Sulede, où il se ramifie vers le nord-est et le nord-ouest.

Ch. COLLARD (1981 p. 132) signale les clans mukdara, venus de Wandala, passés par Gudur où ils auraient été brièvement chefs, et d'ajouter : "par ailleurs il semble que des contacts aient été gardés un certain temps entre la région de Guider et Goudour". Ils descendent à Libe, Guider d'où une partie serait même allée jusqu'à Lame. Depuis Guider toujours, une fraction aurait fondé Jugi et c'est un Mukdara de Libe qui serait devenu chef à Lere. "Un deuxième groupe intimement lié aux Moukdara depuis Goudour, quoique très différent, est celui des gens qui se disent avoir été autrefois des Monsokoïo..." autrement dit des Monjokoy (des Muzuk). Il sont donc venus de l'est et situeraient leur origine dans la région du Logone et au-delà au Bagirmi. Ils revendiquent non plus un passage à Gudur, mais un long séjour.

Deux itinéraires semblent avoir été suivis par les Monjokoy, l'un passe par l'ouest et le pays daba (Hina, Gudok, Libe...) et l'autre, plus en plaine, en territoire giziga (Golom et Garmay).

Leur départ de Gudur reprend le même thème que celui que nous verrons développé chez les Giziga Muturwa, issus aussi de Gudur. Il signe un peu le même stock de peuplement ou les mêmes composantes migratoires. Ch. COLLARD (p. 135), le relate ainsi :

"une querelle sanglante aurait éclaté entre les deux groupes (chefferie et monsokoïo) à cause du vol d'un plat de termites ; un enfant monsokoïo

soupçonné du larcin commis en fait par un chien aurait été éventré, ce qui aurait provoqué la colère légitime des Monsokoïo et donné lieu à une revanche sanglante de la part de ceux-ci et une fuite pour échapper aux représailles".

A.M. PODLEWSKI (1966, p. 89), quant à lui, donne quelques exemples d'implantations très distantes de colonies de Gudur :

"On ne peut aller en une quelconque ethnie à cent kilomètres à la ronde sans entendre prononcer le nom de Goudour : chez les Hina, 'les Dzaouna Goudoul', établis au village de Zouvouk, ont émigré de Goudour... chez les Daba, le maître de la pluie de Popologozom est descendant d'un 'Goudour' ; les Oula du pays kapsiki se prétendent de la même souche et font toujours des offrandes pour la pluie à Goudour ; nous avons mentionné chez les Moundang le clan Zatoke issu d'une famille forgeronne mofou..."

De façon générale, les gens originaires de Gudur sont très souvent en situation de peuplement archaïque, accrochés à leur prérogatives, en accord avec le passé de Gudur : chef de pluie, maître de la terre, forgerons. Mais certains ont pu garder la chefferie ou, après une migration, prendre le pouvoir dans la région d'accueil.

A travers ces situations très différentes, que vont devenir les relations avec Gudur? Seront-elles maintenues en priorité par les clans disposant du pouvoir politique ou, au contraire, par les ritualistes? Garderont-ils les liens pour le bénéfice de l'ensemble de leur communauté villageoise ou seulement comme un héritage pour eux-mêmes?

Il existe aussi des "convertis" à Gudur, c'est-à-dire des groupes qui n'ont jamais transité par Gudur, mais qui ont rallié ses cultes et emprunté un mythe d'origine. L'effilochage de ces traditions, devenues souvent obsolètes, ne permet pas de répondre de façon satisfaisante d'autant plus que le corpus que nous avons relevé est encore par trop incomplet.

L'influence de Gudur s'étendait donc jadis largement en plaine, sur les monts Mandara centraux et bien au-delà sur le revers occidental et en plaine grâce à son relais : Sukur. L'influence par Sukur interposé allait jusqu'à Gulak, Bazza à l'ouest et, par le relais de Za - où la majorité des clans citent Gudur comme origine -, jusqu'à Bwakar et Micika (tous établissements du Nigeria) (cf. W.E.A. VAN BEEK, 1981).

En revanche, son rayonnement s'arrêtait immédiatement au nord, aux massifs mofu voisins, qui éprouvent pour Gudur la plus grande indifférence, de même que la poussière de massifs-îles au nord-ouest et à l'ouest de Maroua : Mogudi, Jebbe, Dugur, Mekeri... Officiellement, les informateurs de Gudur plaçaient sa limite septentrionale à Mozogo. L'influence de Gudur reposait essentiellement sur les liens de parenté de gens ayant séjourné à Gudur ou dans sa mouvance directe. Les mouvements de migration majoritaires, qui contribuèrent au peuplement de Gudur, furent essentiellement nord-est/sud-ouest. L'influence de Gudur ne put remonter son propre courant migratoire, ce qui explique son absence dans ces régions.

Dans les monts Mandara septentrionaux, l'aire de rayonnement de Vredeke limita celle de Gudur, de même que les mouvements de peuplement étrangers à Gudur et venus du nord-est sur une latitude plus haute. La chefferie de la pluie de Mudukwa (au nord du massif de Moskota et dans la mouvance de la chefferie de Vredeke) commandait aux massifs de Udahay, Shugule, Magumaz, Ziver, Zbum, Dengleng, Vuzad, Dlama, Guzda, Jinglia, Wulad, Mazi, Muskar, Mudakwa, Bigide, Wupay, Duvul, Moskota, Muswa, Duzi...

Les limites méridionales de l'aire d'influence de Gudur atteignaient en plaine la région de Lere et le mayo Kebbi. Elle touchait tous les massifs-îles au sud de Mindif : Lulu, Muturwa, Midjivin, Lam, Lara et Boboyo. Elle trouve ensuite ses limites au sud de Libe, sur les piémonts des monts Mandara et vers Popologozom en pays daba. L'ouest du pays daba devait très tôt subir, vers Teleki, l'influence de la "confédération" gude.

Bien que les tenants de la chefferie chez les Gude soient issus de groupes showa qui disent être passés par Gudur et sa région, ils n'ont entretenu que très peu de liens avec Gudur. C'est à peine si à Bukula, on cite en référence le maître de la pluie en pays daba, relais de Gudur. Très estompé dans le temps il fut difficile pour les informateurs de le situer.

Il ne suffit pas d'être passé par Gudur pour y entretenir des liens. L'exemple des Giziga Muturwa est à ce sujet probant. D'après Julde Gayma et al., de Wuro Bororo (Muturwa) :

"Deux fils du roi du Bagirmi ont commis un crime. Ils fuient le Bagirmi, l'aîné avec deux enfants, et son cadet. Ils arrivent chez le chef de Gudur qui est leur oncle paternel et a quitté le Bagirmi bien avant eux.

Biya Mangal[1] est le plus jeune des deux frères. A Gudur règne la famine. Du mil germé a été mis sur les rochers pour sécher. Il servira à brasser la bière du sacrifice. Le chien du chef de Gudur le mange, mais lui accuse un des neveux de Biya Mangal. " Nous sommes des princes et nous ne nous sommes pas abaissés à manger du mil cru" rétorque ce dernier. "Tue l'enfant, regarde dans son estomac et déchire aussi le chien". Les deux sont tués, le mil est dans le ventre du chien, pas dans celui de l'enfant.

---

[1]L'ancêtre fondateur des Gudur est signalé sous le nom de Biya (qui veut dire le chef), mais ce pourrait être l'appellation d'un clan cosmopolite, voire d'un fond de peuplement. Zawaye au nord du petit massif de Papata fut, de la fin du XVIème au début du XVIIème siècle, un site où se concentrèrent des populations venues du nord, de Dulo; et de l'est, de Balda. Zawaye fut occupé par un groupe, les Biye, partis de Dulo à la suite d'un prince fuyant une essorillation. Ils se voudraient une branche écartée du pouvoir au Wandala. Ils commandèrent Zawaye, qui voudrait dire "déplacé" en Mandara. Là ils s'associèrent étroitement à des groupes venant du Bagirmi par Balda. Harcelés par les Wandala et en dépit de la protection du massif de Papata et de la présence du gasol (fossé et mur) érigés côté plaine, leur situation devint si inconfortable qu'ils durent émigrer vers le sud. Une partie du peuplement choisit les massifs-îles proches, mais le gros serait descendu vers Mokong... Peut-on alors superposer les Biye de Zawaye aux Biya de Gudur?

Le cadet demande alors à l'aîné de simuler une maladie et il monte sur la montagne voir le devin. Ils font le "jol das" (divination). Le frère qui feint d'être malade s'est enfermé dans une case. Il fait demander de l'eau au chef qui lui envoie son fils. Il le tue et en fait venir un autre qu'il tue également. Il appelle enfin le fils favori du chef de Gudur et sous la menace se fait remettre les "kuli" (les choses du sacrifice de Gudur).

Les deux frères prennent alors le fils restant, les kuley et fuient. Ils traversent Motokom, puis Membeng et Dagay. Arrivés en face de Ndukula sur les bords du mayo Luti, ayant échappé à leurs poursuivants, ils avisent sur l'autre rive, des gens mais le mayo est en eau.

Quelqu'un coupe des pailles appelées "gulinjer", ils lui demandent de les faire traverser. Il s'exécute, mais à peine sur l'autre rive, les deux frères se saisissent de lui pour le vendre. L'homme leur dit : "Vous ne pouvez pas faire ça, nous sommes parents". "Peut-être dis-tu vrai, mais nous sommes Muturwa Bwi, de la chefferie, et toi tu es Gulinjer". Ce qui deviendra le nom de leur clan.

Ils poursuivirent à Golom (canton actuel de Muturwa). A Illir, ils laissèrent le petit kuli de Gudur chez les Masay. Ils demeurèrent ensuite à Molokotokom (petite colline dans la plaine), où l'aîné s'installe en gardant le grand kuli de Gudur. Le cadet continua jusqu'à Rum (Muturwa) où il s'empara de la chefferie et commanda à toute la région".

Le sorgho germé ou le plat de termites ne ressort pas d'un habillage gratuit du mythe. L'un comme l'autre touchent à la maîtrise d'un sacrifice

de la pluie ou des criquets, dont nous avons signalé la forte connotation avec les termites. L'accusation portée sur le "vol" en déguise en fait une autre, celle de convoiter la chefferie. Elle renvoie donc à une lutte pour la possession de sacrifices et à une usurpation manquée.

Ce mythe est partiellement connu sur les rives du Logone et chez les Musey de la région de Gobo, mais ici l'injustice du chien accusé de vol et éventré est - à la différence des Gudur - réparée par un don de terre, une zone de chasse...

Les liens d'allégeance ne furent jamais établis entre Muturwa et Gudur. Les gens de Gudur viendraient même parfois prendre du "médicament" de Molokotokom, qui leur fut ravi.

La chefferie de Muturwa, en revanche, s'étendit peu à peu, revendiquant le massif de Lulu, dans l'obéissance de Gudur. Installé à Zamala, le fils aîné de Muturwa prétendait commander au massif de Lulu, appelé aussi Suwa. Or, le chef le plus éminent de Lulu est issu de Gudur et maintient des rapports avec Gudur.

Muturwa est l'exemple type d'un nouvel encadrement politique qui se met en place au XVIIIe siècle, au sein d'une entité ethnique également en gestation et qui prend conscience d'elle-même : les Giziga, effaçant une organisation antérieure focalisée par Gudur.

L'hégémonie de Gudur semble avoir couvert une époque plus égalitaire au niveau des groupes ethniques, entre ceux de la plaine, ceux des piémonts et montagnards. Ce n'est qu'en entretenant des rapports plus étroits avec les royaumes musulmans, en dépit des razzias,

guerres et inféodations diverses, que les groupes de plaine vont voir les échanges se développer... et que peu à peu les ethnies de plaine en vinrent à se considérer comme implicitement supérieures. A l'époque de Gudur, le complexe de supériorité du Giziga (proto-Gizaga) sur le Mofu (proto-Mofu) n'existait pas. C'était aussi une époque de peuplement plus fluide, avant l'émergence de chefferies prédatrices (Maskal, Hina, Muturwa...), conséquence de l'avancée vers le sud des royaumes musulmans, en particulier le Wandala.

La désagrégation de la "chefferie théocratique" de Gudur s'amorce avec l'intrusion de ces nouvelles organisations qui vont multiplier les zones d'insécurité. Apparaît alors dans les monts une véritable course aux montagnes, chacun s'efforçant de prendre possession d'un massif bastion. Chez les Bana, les gens de Udah sont dits "avoir paressé en plaine, s'attardant à manger la "sauce" et ils auraient laissé les autres investir les plus grands massifs de Gili, Shona... W.E.A. VAN BEEK (1981 p. 116) dit des gens de Bazza issus de Sukur que "l'aîné envoya des éclaireurs pour voir s'il y avait des montagnes libres afin de les garder contre d'autres envahisseurs".

5. LE RAYONNEMENT PASSE DE GUDUR

5.1. *En plaine*

A Gudur, une partie des populations choisit les massifs où une véritable mutation ethnique les attendait : changement d'habitat, d'agrosystème... Une autre partie, mieux organisée sans doute,

décida de retourner en plaine, tout au moins en piémont des massifs-îles. Un couloir de migrations le long du mayo Luti et vers Muturwa fut évoqué, mais il se prolongea largement vers le sud tout en se ramifiant.

Nous essaierons d'envisager les rapports entretenus par certaines communautés avec leurs liens d'origine gudur, en particulier chez les Gidar.

D. BARRETEAU (notes inédites prises à Dahal) commente ce type de rapport. Le chef de terre de Dahal, du clan Dahala, se dit issu de Gudur et "frère du chef de Gudur". De Gudur, ils passèrent par Gudoku. Comme à Muturwa, on retrouve la délivrance des autochtones réfugiés sur la montagne de Musurufu d'un animal féroce, un chat sauvage à Muturwa, une panthère à Dahal ; ces animaux étant le substitut du chef. Ils expriment donc l'écartement par les nouveaux venus d'un précédent pouvoir. Les traditions font ainsi partie d'une famille de mythes qui eut également cour sur le Chari pré-bagirmien, à Manjafa et Onoko...

Pour le maître de la terre de Dahal, chaque année avant les pluies, le chef de Lere devait prendre un cheval banc avec un messager accompagné d'un esclave. Ils se rendaient chez le chef de Bezar (Bidzar) qui, lui-même y adjoignait un autre cheval blanc et un captif. Ensemble, ils partaient à Zugi, puis enfin à Libe où ils se renouvelaient les mêmes dons. Libe convoyait alors à Gudur quatre chevaux et les captifs en "offrande aux criquets".

Les messagers en rapportaient une boule de sorgho rouge, que les chefs de chacun des différents relais se partageaient et qui "arrivait encore toute chaude" à Lere. Cette manducation rituelle et l'offrande sur le grenier devaient chasser la famine. Ils portaient aussi des coudées de gabak qu'ils partageaient également entre les différents établissements relais. Ce gabak était censé se dérouler indéfiniment, reproduisant symboliquement l'abondance et la prospérité qui viennent de Gudur.

Dans une autre version, toujours de D. BARRETEAU, l'étoffe de gabak part à Lere avec le cheval blanc et c'est un autre parcours qui est emprunté, conduisant de Lere à Bezar, Kongkong et Garmay (pays giziga), puis Gudur.

Ces relais ne recouvrent pas parfaitement ceux énoncés par les migrations des Mukdara et des "Mosokoïo"... De fait, les modalités d'échange furent complexes, chaque ligne de pèlerinage disposant d'ingrédients spécifiques, et l'entièreté de leurs correspondances en plaine comme en montagne est malaisée à recomposer.

Les Boboyo, actuellement inclus dans le groupe mundang (selon les informateurs Kakure Bware et Lawan Mayna) viennent de Gudur via Mahay. Ils peuplèrent Gadas, Gaban, Zaklang et jadis Bindir[1]. Le pasiri (chef de terre des zones

---

[1] Après la conquête peule de Bindir, les insoumis se sont enfuis au sud , à B. Naïri, et quelques-uns sont retournés à Boboyo. Reconnaissant encore l'antériorité de Boboyo sur eux, Lawan Mayna a en 1981 encore intronisé le nouveau chef de B. Naïri.

vivifiées), premier notable, est issu des Lare du Midjivin. Le clan du pasiri est dit avoir habité les rochers de Boboyo où ils portaient une queue...

Les gens de Gudur sont ainsi désignés comme premiers du massif de Boboyo et dépositaires de la majorité des cultes. Se sont joints à eux des groupes archaïques de plaine, venant du mayo Bula : les Keseng (apparentés aux proto-Zumaya, Gerleng, Zeleng, Kerdeng...). Aujourd'hui dans l'orbite mundang, les Boboyo disposent des mêmes masques qu'à Lere, partagent la même initiation, la même langue... Ils gardent le vague souvenir d'avoir apporté du fer et des moutons avant les pluies à Gudur.

Le peuplement primordial de Lara (informateurs Baydi Cule et Jacu Jokley) est également composé d'éléments de Gudur. C'est un ensemble de clans vivant en symbiose : les Lare. Ils recouvrent les lignages Labangay, Lagojen, Maceuceu, Lashini... dominés par un leader : Lagabada. Ils étaient couplés avec des groupes forgerons, les Mbarengay, auxquels se sont rajoutés les Lamorfu, venus postérieurement de Gudur et encore forgerons.

Avant de tomber sous la coupe des gens originaires de Lere, ils dirigeaient le pays. Les Lare expliquent ainsi la fin de leur hégémonie : ils disposaient des autels sur la terre cultivée et en brousse, dans des bouquets de *Commiphora africana* où l'on accrochait les massacres de gibier... mais ils avaient de Gudur leur sacrifice, celui du vent, dans un haut lieu de la montagne que l'on devait périodiquement boucher et où on sacrifiait un taureau blanc. Ce sacrifice est appelé

mohongue du nom des punaises[1] qui peuplent les anfractuosités de la montagne et les abris sous roche.

La femme du sacrificateur allait chercher dans la grotte les punaises rassemblées en essaims[2]. Elles rapportait deux calebasses pleines jusqu'au pied du tamarinier de Lagabada où se déroulait le sacrifice. La femme desservant mourut, le chef du sacrifice en reprit une autre, mais elle se montra incompétente. Dans la manipulation du sacrifice de la grotte à l'autel, les insectes s'agitent lors du parcours. Le sacrifice n'est plus agréé par la montagne et les insectes insoumis s'envolent. Les gens se mettent à mourir, les conflits entre quartiers dégénèrent. Le chef du massif dit : "nous ne tenons plus le pays, il faut nous disperser".

Ils s'éparpillent à Boboyo, chez les Tupuri, donnant une grande partie de la souche mbarhay (les clans dits mundang). Certains repartirent en montagne.

En fait ils furent submergés par les gens montés du mayo Kebbi qui rallièrent à eux le même vieux fond du peuplement de plaine, ici les Guney.

---

[1]Les punaises sont appelées hohom en fulfulde (le pluriel n'existe pas), ce terme semble être un emprunt au Giziga. Ce sont les punaises *Carbula pedalis* (Bergroth) et secondairement *Diploxys coraetana* (Mayr).

[2]Ces punaises sont ramassées en grande quantité dans les rochers. Elles servent de condiments recherchés, mélangées à du natron. On en faisait aussi une huile, car à certaines périodes de l'année, en repos reproducteur, elles se chargent de corps gras. Cette cueillette était répandue sur les massifs mofu et à Mogazang.

Ce sacrifice "des punaises et du vent" qui permettait un contrôle occulte de la région et des hommes a disparu de Gudur. Mais a-t-il jamais existé à Gudur[1]? C'est en fait à Movo qu'avait lieu ce sacrifice appelé kuley nga memeɗ et se déroulant en juillet ou en août. Il était desservi par le chef accompagné de son frère et du notable. Comme à Lara, ils allaient prendre sous les rochers les punaises et les apportaient dans une calebasse sur le lieu du sacrifice et les rapportaient dans leur gîte. Durant toute cette manipulation, les insectes ne devaient pas bouger. Les gens étaient ainsi représentés et censés être "tenus". ils s'agissait des populations des massifs qui reconnaissaient Movo comme maître de la pluie.

Nos informateurs ne se souviennent pas qu'il y ait eu un cycle de pèlerinage entre Lara et Gudur. En revanche, ils se rappellent un tribut en fer régulièrement versé par les forgerons à Gudur pour "acheter la protection contre les criquets". Il s'agissait de larges fers de houe à soie de type "pahn fore", donnés lors de compensations matrimoniales (30 à 35 cm de longueur sur 16 à 17 cm de largeur). Les forgerons rapportaient aussi de Gudur des mesures de minerai de magnétite pour réduire du fer et forger des objets rituels[2].

---

[1]Le sacrifice pour le vent qui existe à Gudur a un tout autre objet. Il vise à préserver mils et sorghos de la verse et à épargner les toitures des cases.

[2]Ensuite, le fer (bomeje) vient en totalité de Moga Helle (région de Palla).

Les mouvements qui se dessinent à partir de la base de départ du mayo Kebbi puisent leur génèse encore plus au sud. Ils sont mis en branle par l'installation des énormes agrégats ethniques sara-ngambay arrivés de l'est.

Les épicentres revendiqués sont le pays mambay et surtout Lere. Les Mambaya (partis du pays mundang) se retrouvent sur une séquence migratoire allant du pays Bipare à Biw-Bidzar, Buvda et Kongkong (Ch. COLLARD, 1981).

D'après COURNARIE et al. (1937 p. 4), "la tradition rapporte que quatre frères, fils du chef de Lere, quittèrent leur pays pour monter vers le nord. En passant par Sokoye, ils arrivèrent à Midjil où l'un des frères s'arrêta à Taoudé ; un deuxième lâcha ses compagnons. Baldawar Metchafihou, le seul dont le nom nous soit parvenu, s'installa à Midschwin. Le quatrième enfin, continua son chemin jusqu'à Maroua où le chef Guissiga le prit comme ministre.

Baldawar-Metchafihou était venu avec une nombreuse suite qui inonda bientôt le pays d'une abondante progéniture"... C'est dans ce même mouvement que s'inscrivent les gens de la chefferie de Lara.

Ces remontées sont le fait de groupes conquérants qui ont pris le pas sur les migrations antérieures, particulièrement celles se revendiquant de Gudur.

Même si le centre de départ, Lere, fut fondé par de lointains ressortissants de Gudur, via Libe[1], il changea en partie de nature avec l'arrivée de populations et d'influences de la haute Bénoué.

Gudur fut volontairement effacé afin de donner toute sa force à ce nouveau centre civilisateur : Lere, chefferie prestigieuse, et de conférer plus de mordant pour la conquête des massifs-îles. Il fallait couper les liens entre Gudur et ses colonies pour supprimer toute référence religieuse et fragiliser ainsi la cohésion des groupes se revendiquant de Gudur.

Le nouvel encadrement politique est opéré à partir d'une chefferie centre qui établit ses frères et ses fils sur les villages périphériques, alliés ou vaincus, et dont les anciens chefs sont ravalés à la fonction de maîtres de la terre (masay). L'idéologie change, la chefferie concentre tous les pouvoirs, y compris la pluie. Gudur n'est plus sollicité, la forge est marginalisée...

Les chefferies se construisirent alors au détriment de voisins, ce qui entraîna un climat de guerres endémiques, avivées par les raids en profondeur du Wandala et leur traite, dont les produits étaient acheminés vers le Bornou. L'établissement, au milieu des aires païennes, d'une multitude de pouvoirs peuls va encore accentuer l'insécurité. Durant tout le XIXè siècle, la circulation inter-païens va être bloquée. Les zones de mouvement vont être occupées par les Peuls,

---

[1] Lara entretint des relations avec Libe, en particulier lors de disettes ou pour renouveler les semences, Libe faisant ainsi pour le peuplement de Lara le joint entre Gudur et Lere.

car ils tiennent les plaines ouvertes et de nombreux couloirs de liaison. Les théories de pèlerins, les envoyés de Gudur ne peuvent plus effectuer leurs périples. Cette époque favorise chez les païens le repli sur soi et renforce les chefferies. Elle secrète un sentiment ethnique qui donnera naissance aux groupes tels que nous les connaîtrons au début du siècle.

C'est la fin du pouvoir théocratique de Gudur. Référence lointaine, Gudur ne conservera que quelques lignes de pèlerinage en montagne en direction des pays daba, bana et jimi, et aussi vers Sukur, sur le versant occidental des monts Mandara.

5.2. *En montagne*

Les rapports furent plus ténus et se sont maintenus plus longtemps en montagne. On décèle parfois la totalité d'un parcours ou des séquences de pèlerinage de grappes d'établissements apparentés à Gudur.

Le pèlerinage qui concernait le pays jimi intéressait les centres de Jimi et de Burha Wamngo. Ces deux groupements, toutefois, s'intégraient dans un ensemble recouvrant des villages non jimi, le chef de file étant Baagira au Nigeria.

A Jimi, les Mojinin (d'après Boyo Misha, informateur) disent venir de Gudur. Ils stationnèrent un temps à Tabida, puis ils se remirent en route avec leurs nombreux troupeaux de taurins. Sur la montagne de Jimi, les Momboktan virent, de leurs rochers, la poussière

soulevée par ces troupeaux sur le plateau. Ils descendirent pour les rencontrer et les retenir en leur donnant des pois de terre qu'ils firent griller.

Uvuna, qui dirigeait les Mojinin, décida alors de s'établir à Jimi. Ils laissèrent leur frères à Udah et Milimi. Les Mojinin devinrent chefs, puis "ne donnant pas à manger au village" ils furent écartés par les Minj Patla venus de Jilvu[1]. Les Mojinin conservent néanmoins le fer et les pierres de la chefferie et investissent le chef.

Burah Wamngo, appelé jadis Vrenumun, comme la plupart des villages jimi, "cotisait" un certain nombre de têtes de bétail et du mil, que les envoyés de Gudur venaient chercher à Baagira chez les Mavderen, lignage également présent à Vrenumun, et bien sûr, originaire de Gudur.

Avant les pluies, les envoyés de Baagira partaient pour y faire des sacrifices. Au retour, ils passaient par Jimi (quartier Movra), où on leur donnait un mouton et un rouleau de gabak que l'on partageait. Une moitié était enroulée autour des reins, l'autre était remise aux envoyés. Puis on mettait de l'ocre sur le dos du mouton. A Zumbuda et à Burha, la même opération était renouvelée, toujours sur le même animal selon certains informateurs. L'arrivée du ou des mouton(s) couverts de gabak et marqués d'ocre sur la montagne de Baagira déclenchait alors la pluie sur la région.

---

[1]Pour d'autres, ce serait un lignage précédent détenteur avant les Minj Patla de la chefferie, les Morkwen, lignage actuellement au pouvoir à Burha Wamngo.

Cette organisation rattachée à Gudur devait se désagréger du fait de la rivalité entre Vrenumum et Baagira, rivalité qui dégénèrera en un long conflit sanglant après qu'un homme de Baagira fut surpris par les femmes de Vrenumum en train de prélever de la terre du puissant jiddere (gerzken) du village et de la mettre furtivement dans sa sacoche. Les hommes alertés pourchassèrent et rattrapèrent le ressortissant de Baagira qu'ils égorgèrent sur le jiddere.

Le jiddere - autel du village - manifeste sa puissance et sa richesse. Aussi le geste de l'homme de Baagira, puis son exécution, entrainèrent l'indépendance de Vrenumun. Vrenumun rallia à sa cause Jimi et c'est ainsi que disparut le circuit de pèlerinage menant à Gudur.

A Vrenumun, le chef de forgerons (minj kaya) demeure maître de la pluie. Lors de la sécheresse, le chef des forgerons, le chef du village et un représentant des différentes "sociétés" (des villageois) allaient en délégation à Gudur. Après les guerres avec Baagira, où Gudur ne put donner raison à Vrenumun, ils se tournèrent vers un maître de la pluie plus proche, en pays daba - mais toujours investi par Gudur -, avant d'assurer eux-mêmes la responsabilité du sacrifice de la pluie.

Les Mindifi[1] de Mabas disent avoir été chefs de pluie à Gudur et avoir fui. Ils s'occupent d'aller ensuite quérir la pluie à Gudur, avec le même animal sacrificiel - mais sans gabak.

---

[1] Mindifi est un nom de louange de clan, mais il signale une origine : Mindif.

Un autre itinéraire de pèlerinage est décelable vers le nord, en direction d'une chefferie de la pluie déjà évoquée, celle de Mudukwa. Il passe par Sulede, en pays mafa. A Sulede, le clan glakam, qui vient de Gudur, y détient la maîtrise de la pluie ; son nom de louange est "glakam zala ruva yam", "fils des ténèbres de la pluie". C'est un orphelin qui quitta Gudur... Le départ de Gudur serait antérieur à la lignée de la chefferie actuelle. Les clans Nsday et Midimce de Sulede, qui viennent de Kilwo, le massif "frère" de Gudur, ne sont pas parents avec les Glakam et ils échangent des femmes avec eux. Les envoyés de Gudur allant à Mudukwa pour officier pour les criquets passaient une nuit à Sulede, chez les Glakam, et une autre au retour à Gwalibi, chez les Jelle, chef du massif.

La chefferie de la pluie de Mudukwa est issue de Gudur. Les clans Dzergama et Kabalay quittèrent Gudur à cause du manque de terre et partirent vers le nord, jusqu'en pays podokwo, à Martal. Les Dzergama traversèrent la plaine de Koza pour venir à Mudukwa, où ils trouvèrent les Mundu Shele sur place. Ils demandèrent aux Kabalay de venir "pour faire la pluie", eux-mêmes devenant Bidza, chef de la montagne. Ils conservent le nom de louange des Movo : Ker Mede. Nous les retrouvons ici aussi maître des chenilles du mil. On les enterre en répandant de la cendre sur le sentier emprunté par le convoi funèbre.

Grâce à la maîtrise de la pluie (bi yam), les Kabalay ont la prééminence politique sur le massif. Ils rapportèrent une pierre de pluie de

Gudur et obtinrent la seconde - identique à la première - de Ziver, en échange d'un flûtiau en corne de bélier.

Les Mudukwa allaient chercher la bénédiction à Gudur, où le chef prenait de la farine de mil dans sa bouche et la pulvérisait sur eux. Ils apportaient des coqs, de l'huile de caïlcédrat, de l'ail (ceklekele) et un bouc noir non castré. Ils allaient à Gudur quémander la protection contre les criquets. Ils annonçaient également chaque décès et chaque changement de maître de la pluie. Toutefois ils restaient souverains dans leur domaine pour la maîtrise de la pluie sur la quasi totalité des massifs mafa.

On peut ainsi voir se dessiner un réseau de routes de pèlerinage comme celle passant par Cuvok, Sulede, Mudukwa, Vredeke ; ou celle par Muhur, Mokolo, Srak, Wula, Sukur avec les bifurcations à Vuzad, Mabas, puis Mogode.

Une autre passait par le pays korci, Sir, puis Udah et le pays jimi ; celle jusqu'au pays daba et transitant par Zuvuk se perd à Musgoy...

La dernière chefferie de Gudur a superposé son réseau de routes de pèlerinage en toile d'araignée à ceux des chefferies antérieures comme Movo ou les "chefferies forgerones".

Les différents relais, tout en entretenant des relations avec Gudur, considérée comme l'héritière de ces pouvoirs antérieurs, conservent leur originalité qui fait référence à des cercles de civilisations et des phases liturgiques bien différentes. Si Sukur et Wula restent marqués, comme nous le verrons, par le cycle forgeron, Srak

demeure proche de celui de Movo et on enterre toujours avec de la cendre afin d'empêcher les chenilles de nuire au mil...

Ces voies de pèlerinage étaient empruntées par les envoyés de Gudur, notables chargés des relations avec les villages-relais ; par des pèlerins notables mandatés par les villages pour une requête précise, et, enfin par tous les pèlerins se rendant à Gudur à titre individuel. La pluie et les criquets mettaient en branle le plus de délégations et faisaient intervenir les rituels les plus accomplis. Il apparaît, toutefois, à travers les dires de certains informateurs de Jimi et de Wula, qu'un rituel s'apparentant à l'actuel "madama" aurait eu lieu à partir de Gudur.

Le "madama" est une cérémonie qui réunit tous les villages d'un secteur ou un ensemble de massifs, et qui a pour but de chasser l'impureté et les maux de toutes sortes en suivant un circuit géographique généralement dirigé d'est en ouest. Cet ordonnancement des relais est non seulement orienté géographiquement, mais il est également fonction de leur ancienneté et d'une préséance politique. Ce sacrifice permettait-il à Gudur de ranimer annuellement cette hiérarchie par laquelle passaient ses "ordres"? A Jimi, cette cérémonie aurait précédé les pluies et serait intervenue au moment où arrivait de Gudur le bélier du sacrifice de la pluie. Chez les Wula, elle se déroulait pendant la période de la fête des récoltes, un peu comme un péalable à cette fête qui ouvre l'année.

Chaque fois qu'on se trouve en présence d'un fragment d'histoire ou de rituel concernant Gudur, on éprouve de la difficulté à le replacer dans la stratigraphie des différentes dynasties de Movo, de Teda ou de Gudur même. On a d'autant plus de mal à le faire que ces différentes dynasties qui se sont succédées à la porte des monts Mandara, nous devons nous contenter de les entrevoir.

Les pèlerins "officiels" mandatés par leur village, partis avant la pluie pour "la chercher", revenaient avec du gabak, marqué de charbon. Ils portaient de la boule de sorgho rouge qui, comme pour la plaine, restait chaude jusqu'à ce qu'elle soit déposée sur l'autel au pied du silo du chef. La pluie tombait alors. De l'aspect de la boule arrivée à destination, on tirait augure.

Certaines délégations de villages venaient quémander "une rémission de la mort" sur le village pendant un temps semble-t-il négociable. Certains maîtres de la pluie locaux venaient chercher à Gudur le "médicament", généralement des tubercules sauvages comme les *Amorphophalus sp.* poussant dans la concession du chef dans les endroits humides[1]. Le réseau des chefs de pluie ayant délégation de Gudur nous a semblé difficile à réaliser.

De simples pèlerins, appelés kurgula, des clans kamargida de Gili, les Kargi de Mazavu et de Nyemnyemi, les Kamakaye de Mogode, certains groupes de Sir... venaient à Gudur avec des moutons qu'ils laissaient. Ils repartaient avec de la

---

[1] Ils avaient été prélevés en brousse l'année précédente pour être transplantés dans l'aire d'habitation du chef.

lie de bière des sacrifices, un *Cissus quadrangularis* (gadal) et des boules, qu'en arrivant au village on se partageait et qui se multipliaient. On distribuait à chaque chef de famille un morceau afin qu'il soit déposé au pied du grenier.

Les lignes de pèlerinages faisaient circuler comme ingrédients essentiels des moutons ou des béliers noirs, ainsi que des rouleaux ou des coudées de gabak. Les pèlerins venaient marqués d'ocre (kadam) sur le front et parfois sur les bras. Le mouton était amené auprès du chef de Gudur. On lui mouillait la tête, s'il s'ébrouait, le sacrifice était accepté.

A cela il faut ajouter une multitude de pèlerins venus individuellement demander l'accomplissement d'un vœu visant l'obtention de la fécondité d'une femme, la guérison d'une maladie, la réussite pour devenir chef[1]... "les abords du saré du chef de Gudur ressemblaient, durant la saison sèche, à l'entrée d'une ruche",

---

[1]P. H. CHOMBART DE LAUWE (1937, p. 59) évoque les sacrifices du chef de Gudur au début du siècle :
"Lorsqu'un homme des environs ou d'une contrée éloignée est malade, lorsqu'il désire avoir des enfants ou tout autre chose, il vient à Gudur apporter du mil et une victime à offrir aux kuli. De même les chefs de villages viennent souvent demander de tomber la pluie. Le chef de Gudur entre alors dans la case sacrée et il reste seul pour demander aux kuli quelle victime ils désignent. Il frappe dans ses mains régulièrement en prononçant le mot : "mbok" (pardon), entre chaque incantation comme pour s'excuser..."
D. BRUNETIERE (1982) signale que des ressortissants de Jimi allèrent capter un esprit à "Gudura" et que quatre personnes de Burha Wamngo vinrent le chercher à Jimi et le ramenèrent dans une poterie à bière.

chacun apportait un présent, du petit bétail, du tabac, du fer, des boules d'indigo, des ballots de mil, mais aussi des cordes, des pipes, des bracelets...

Il existait tout un comportement des pèlerins à Gudur qui confinait à des actes de contrition. On dormait à terre et on prenait une nourriture peu élaborée. Les kurgula consommaient des boules d'esef, restes de germes de mil utilisés pour brasser la bière, et une sauce très amère (kekele zay) à base de feuilles de *Momordica charantia*[1]. Les ressortissants des massifs apparentés à Gudur, ou ceux sous sa dépendance directe n'étaient pas astreints à ces pratiques. On ne pouvait pas arrêter les pèlerins allant à Gudur ou en revenant.

Les émissaires de Gudur, appelés "maslang" ("simajo" en fulfulde), qui étaient des ritualistes mineurs, aides de desservant de grands sacrifices, "enseignaient comment bien accomplir les gestes des rituels et en quelle circonstance" et aussi l'emploi des ingrédients sacrificiels, pour les ancêtres, pour la pluie, pour éloigner différents maux. "En montagne, ils voyageaient à pied, coiffés d'un bonnet noir, l'épée accrochée à l'épaule et, à la main, un bâton terminé par une petite fourche. Ils se déplaçaient toujours de nuit. Dans la journée ils demeuraient enfermés, cachés du soleil dans le saré des chefs ou des maîtres de la pluie qu'ils

---

[1] *Momordica charantia* (habiiru en fflde) est une cucurbitacée rudérale qui pousse sur les clôtures et même les toitures. L'amertume de ses feuilles fait qu'elle est souvent mélangée à d'autres brèdes. *Momordica charantia* est souvent employée comme contre-poison ou à titre préventif chez les Giziga et même les Fulbe.

visitaient. Ils voyageaient, le front marqué de charbon de bois. Ceci est à mettre en rapport avec ce que dit A. KIRK-GREENE (1960, p.70) de Gudur : "The home of a supreme priest-kingship systeme believed to be connected with the moon since its chief protagonist appeared only at night".

A Lulu les émissaires de Gudur sont décrits, marqués de bichromie, ocre à droite de la face et charbon de bois à gauche. La marque dans les déplacements des pèlerins est généralement l'ocre et celle des envoyés de Gudur le plus souvent le charbon seul, mais parfois, on voit des ovins qui les accompagnent marqués indifféremment d'ocre ou de noir. Sur certaines lignes de pèlerinage, on note des inversions dans le marquage, qui peuvent également être mises sur le compte de la mémoire défaillante des informateurs (?).

Le rôle des envoyés de Gudur a été oublié par des informateurs de Gudur même, alors qu'il est régulièrement évoqué dans les villages peuplés de clans venant de Gudur. Il existe aussi un décalage dans le temps des évènements relatés ou des rituels décrits. Les traditions recueillies dans les colonies issues sont toujours plus anciennes. Les récits enregistrés à Gudur sont l'expression d'une charte de cohabitation révisée et reportée à une aire régionale réduite. Il s'en suit corrélativement une méconnaissance des mécanismes passés de l'encadrement politico-religieux de la chefferie de Gudur. La "dynastie" présente n'a probablement pas servi les temps les plus forts de cette chefferie théocratique.

Selon nos informateurs bana, kapsiki et wula, le charbon de bois et la maîtrise de la pluie apartiennent à la même catégorie classificatoire et à la même symbolique. Les pierres de pluie, généralement polies et rondes ou des hachereaux, auraient été trouvées sur du charbon de bois lors d'une sorte de quête archéologique rituelle. Elles ont été récupérées sur des sites d'occupation ancienne au bord de mayo, comme semble confirmer chacune des explications données.

L'association de la pluie et du charbon de bois tient au fait que la maîtrise de la pluie appartient antérieurement au chef forgeron, de la même façon que cela existait encore chez les Duru, au sud de la Bénoué. L'association forge et maîtrise de la pluie transparaît dans une multitude de comportements. Nous ne donnerons qu'un exemple situé à proximité de Gudur, chez les forgerons du massif mofu de Durum.

Les Dlagam et les Sebe de Durum durent se plier, mais tardivement, au statut de forgerons castés sous l'influence de leurs voisins méridionaux. Ils mettent en rapport la pluie et le charbon de bois au cours de l'enterrement de l'un d'entre eux. Le cadavre d'un forgeron dlagam ou sebe ne pouvait être lavé avant d'être mis en terre car la pluie aurait cessé de tomber l'année suivante. De plus, au cours des funérailles, tous ceux qui ont eu à toucher le cadavre se doivent de manger des boules où la farine a été mélangée avec du charbon de bois ou du mil lui-même pilé avec du charbon de bois.

Pour conserver le même exemple, les gens du massif de Durum sont soumis à des corvées sur les champs du chef, mais les forgerons en sont exempts. Le chef doit se contenter de "quémander" du fer au forgeron car c'est lui qui lui donne la houe mahordom, entièrement en fer et qui sera utilisée lors des rites pour la pluie. Le chef ne peut provoquer la colère du forgeron en exigeant de le faire participer aux corvées, "car la colère du forgeron bloquerait la pluie".

La chefferie de la pluie occasionne des sacrifices annuels réguliers. Quant au sacrifice des "criquets", la démarche est plus irrégulière. Les symboles deviennent d'autant plus flous qu'ils ressortent d'un même fond et que certains semblent interchangeables. Les divers éléments semblent avoir été différemment agencés selon les voies de pèlerinage.

Tous nos informateurs insistent pour dire que les envoyés de Gudur ne devaient à aucun moment voir les enfants ou être vus par eux, qu'on les enfermaient. De même que leur nourriture et la bière brassée ne pouvaient être préparées que par des femmes n'étant plus en âge de procréer. Les explications avancées sont que "les jeunes femmes et les enfants sont trop vulnérables et les envoyés de Gudur étaient chargés de trop de puissance".

Le comportement d'évitement avec les enfants renvoie au sacrifice des "criquets", dont ils sont le principal composant à Usa. Bien avant l'aube, les envoyés repartaient avec du fer-monnaie, du petit bétail (les bovins font plutôt partie de don pour les sacrifices et les fêtes de Gudur), du tabac, du

sel et pour certains groupes des rouleaux de gabak. Un pourcentage est laissé au chef qui a assuré le rassemblement du tribut.

Les relais de Gudur dans les monts Mandara centraux ont pu évoluer en fonction de leur contenu lignager. Le fond de peuplement le plus ancien est indubitablement redevable de Gudur. Les mouvements migratoires, alors nord-est/sud-ouest se sont inversés pour prendre une direction ouest-est. L'imbrication des deux flux est rendue plus complexe encore par le mise en marche de stocks de peuplement hybrides et surtout par l'atomisation des mouvements.

Dans le jeu de redistribution des clans et pseudo-lignages, la recherche des équilibres conduit à donner le pouvoir à de nouveaux venus bien représentés et la responsabilité rituelle (l'interface du pouvoir) à des groupes en place, ou à des fractions de forgerons données comme "autochtones".

5. GUDUR ET SUKUR

Sukur (Sukura, Sokon ou Sakwan), autre grande chefferie des monts Mandara, mais sur le revers occidental, se dit issue de Gudur. Les informateurs se plaisent à désigner Sukur et Gudur comme un équivalent de Médine et de la Mecque pour des populations païennes des monts Mandara et leurs abords.

A. KIRK-GREENE présente ainsi Gudur par rapport à Sukur :

"It was the cult-distributing centre for many Adamawa tribes, (...) A jar containing a potent fluid, kept in a special hut behind iron doors, also seems to have played a part in the rites. Should any uninitiated person open thes doors, misfortune would spread over the area : pestilence would visit men and cattle, hurricanes would destroy villages and locusts would devour the harvests.

(...) Even now a special compound is set aside at Sukur and at Wula Mango for lodging the envoys who tread the sacred road to Gudur, and in Sukur, there live hereditary ambassadors to Gudur. These emissaries frequently journey to Gudur. Sometimes they travel as pilgrims to obtain fresh cults ; sometines as suppliants, to restore the vigour of those already in the possession of the Llidi (chef); sometimes, in the case of a serious menace from leopards, all seven of these traditional ambassadors will be sent with a gift of thirty iron bars, for is it not known that in the beginning all the leopards were despatched from boy Gudur?" (1960, p. 79).

Plus loin, A. KIRK GREENE rapporte le comportement de Sukur envers Gudur pour ce qui fut l'une des plus graves invasions acridiennes du siècle dans les monts Mandara et ses abords :

"In 1930, at the beginning of the scourge of locusts, the Llidi collected one penny from male in the Mandara region and from many villages beyond, French and British. The purpose of this fund was to enable the Sukur smiths to smelt

enough iron so that their colleagues at Gudur might construct a cauldron which would confine all the locusts in the world. The people of Sukur itself made a special contribution of one gown, one sheep and one mangul (cone) of salt each, some of which were sent to Gudur while the rest were retained by the Llidi and his priest councillors". (1960, p. 79).

Les informateurs de Gudur confirment également la préséance de Gudur sur Sukur. Ils disent que Sukur vient prendre "son médicament", ce qui fait sa force, à Gudur. Lorsque les envoyés de Sukur apportent des présents, si le chef de Gudur les juge insuffisants, il enverra ses fils et ses gens raccompagner les envoyés. Là-bas, ils se serviront et rapporteront un complément en fer et en petit bétail.

Si la parenté Gudur-Sukur est affirmée, elle est, en revanche, difficile à préciser car les départs de Gudur à Sukur se sont déroulés en un temps reculé et à une époque dynastique qui n'est pas redevable de la lignée des chefs actuels.

Pour les informateurs[1] wula, le groupe le plus directement dans la mouvance de Sukur, ce sont trois frères qui partirent de Gudur, Deli s'arrêta à Wula, Sra et Tizi plus loin à Gulak.

A. KIRK GREENE (1960, p. 71) rapporte que Sukur fut à l'origine un royaume dominé par les forgerons duwa. Les représentants du présent clan royal, les Gidam, seraient des descendants de Gudur. Trois frères, notables ritualistes auprès du

[1]Hohum Koda, Koji Tare et Dali Isra (kosehone).

chef de Gudur, "responsible for fixing the sacred hairlock of Mboi, the priest-chief of Gudur" auraient émigré à Sukur.

Ntwokh fonda la dynastie de Wula et Gulak, celle qui porte son nom aujourd'hui. L'aîné, Sakul, qui suivait un bélier, rencontra la fille du forgeron de Sukur, qui l'amena au village. Il l'épousa et devint par la suite le "priest-chief" de Sukur.

Les détails de ces traditions concernent le port de la touffe de cheveux ("zonko") sur le sommet de la tête chez les chefs, qui était en vigueur à Sukur[1]. Le chef de Sukur venant en personne couper celle du chef wula à la mort de celui-ci, ou il envoyait son Slagama le faire pour d'autres chefs, à Gulak et Duhu. Il mandatait également le Slagama raser le nouveau chef pour son intronisation, lui laissant le seul "zonko", appelé uvar chez les Wula. Il lui lavait également la tête avec la bière du sacrifice.

Les cheveux du chef défunt étaient chez les Wula placés dans une corne de bélier et gardés dans un silo-reliquaire. Le chef-forgeron porte un chignon, uvar mazererhe, où sont plantées une ou deux aiguilles de fer (cilif)[2]. Ces aiguilles ont été héritées des chefs forgerons précédents. Elles servent à coudre les linceuls de peau dans lesquels sont placés les cadavres du chef et ceux des gens du chef (kamaze).

---

[1] C'est une manifestation physique du pouvoir que l'on retrouvait chez les Gude et les Njanyi...

[2] Trait rituel vestimentaire qui évoque les coiffures des chefs mbum.

Il semblerait donc que les gens de Sukur aient quitté Gudur à l'époque des ritualistes forgerons directement dérivés de la période des rois forgerons. A Sukur, le fondateur de la lignée royale épouse une fille de forgeron. Il est forgeron lui-même, ou plutôt l'institution forgerons/non forgerons n'est pas encore apparue. Dans la titulature de Sukur, le Slagama qui doit couper la touffe de cheveux des chefs est un forgeron, qui dirige la "corporation" des forgerons barbiers. Sukur représenterait dans ses institutions un état antérieur, qui préexista à Gudur. On comprend également mieux les rapports entretenus par Sukur et le travail du fer (fonte et forge)[1] et aussi les liens ténus qui existent entre la forge et le pouvoir. A Gudur, ces liens se sont peu à peu effilochés jusqu'à être rejetés et disparaître.

Les informateurs wula confirment les traditions de Sukur et les précisent. Lorsque des vols de sauteriots importants s'abattent sur la région, le clan Sunava Mindifi, issu de Gudur, prend les affaires en main, car c'est lui le relais de Gudur pour les "criquets". Le chef de Sukur et celui de Wula frappent eux mêmes des fers monnaies ("dubul") à section carrée, élargie aux extrémités, mais de dimension exceptionnelle pour la circonstance. Sukur en frappe trois et Wula deux. Les Mindifi convoient alors le fer, un bélier à

---

[1]W.E.A. VAN BEEK (1981, pp. 116-117) indique en pays kapsiki les migrations de forgerons. Dans onze villages où les forgerons se donnent une origine différente de celle des non-forgerons (au pouvoir?), une majorité se dit issue de Sukur directement : Sena Gali, Tiri, Futu Do (Mbeco), Sir, Kamale, Mbororo et Garta.

la toison très abondante et aussi deux enfants esclaves qui seront enterrés vivants à Gudur pour "enfermer les criquets".

Si les sauteriots ont déjà dévasté le pays, ils arrivent à Gudur, le "kadam" au front et annoncent au chef de Gudur une suite de paroles rituelles dont celle-ci : "nous ne mangeons que les boules de son de mil, fais nous vivre". Ils reçoivent alors de la semence pour les prochaines semailles.

Pour l'autre grand sacrifice, celui de la pluie, à Wula c'est le clan Kawaja venant de Gudur avec les pierres de la pluie[1] qui en assure la responsabilité. Ils partent avec un mouton et un "gabak" noir et toujours le kadam" sur le front. En tant qu'anciens dépositaires de la chefferie de la pluie à Gudur, ils possèdent un "couteau de l'eau", avec lequel ils peuvent interdire d'eau un groupe voisin ou une petite région. En coupant l'eau d'un mayo, la pluie s'arrête. Comme les autres pèlerins, ils reviennent avec le mouton et, à leur retour, ils l'égorgent et reçoivent la pluie. Ils ne se chargent pas d'un "tribut" à ce moment.

Ce sont les envoyés du chef de Gudur qui, plus tard, viennent prendre chez les Wula, du tabac et du fer. Comme toujours ils sont marqués au front avec le charbon de bois et le jour ils demeurent enfermés chez le chef. Leur parcours passe par Wula, Mokolo, Muhura et Cuvok, un des axes principaux du pèlerinage de Gudur.

---

[1]Pierres polies arc en ciel, mais aussi blanches, rouges et noires.

G. LAVERGNE (1945) le signale pour Mokolo : "le pays matakam dont le canton de Mokolo possède une bonne part était autrefois rattaché à Madagali et c'est un des serviteurs du lamido de Magadali, Haman Yadji, qui fut chargé par ce dernier de créer un poste de surveillance près du massif de Mokola, gîte étape que fréquentaient alors les pèlerins païens (Higi et Kapsiki) qui se rendaient à Gudal, capitale du pays mofou (cf. rapport N°63 du 15 Février 1942) ou en revenaient".

Toutefois, les rapports de Gudur et de Sukur furent plus complexes, en dépit d'une filiation partout affirmée. Au début du XIXème siècle, il semble que la chefferie de Sukur ait gardé toute sa vigueur alors que Gudur accusait un recul qui ne fera que s'accroître et vivait déjà sur son prestige passé.

Sukur disposait d'une armée quasi permanente, d'une cavalerie de poneys et c'est à partir d'elle que l'arc se diffusera dans la région. Sukur contrôlait une zone plus réduite que Gudur, mais plus homogène. C'est un royaume plus "temporel" faisant payer tribut aux groupes margi, higi, wula, une partie des Mafa Sud (Mefele) et des Kapsiki. Les Fulbe Bamle se mettent sous sa protection.

K. STRUMPELL (1912) signale que des "Fulbe Beawe" de Magadali trouvèrent assistance chez les païens Wula et "Sugur" à la suite d'attaques du Mandara ou d'épizooties.

Les Fulbe Bamle installés sur les plateaux comme ceux de Wanday, s'étaient établis à Moku (petite colline sur la route de Mokolo), à Calahon et aussi vers Gawar. Ils se réfugièrent ensuite sous la

protection de Sukur, avec leur "mbuuji" (taurins) - ils élevaient le même bétail que les païens voisins. L'insécurité s'était développée sur les plateaux, en particulier avec l'émergence des Hina qui allaient semer la terreur sur les monts Mandara centraux et jusqu'à Micika.

Une partie des Fulbe Bamle de Wanday avaient même dû abandonner le plateau pour partir à Madagali, à Guider et Gulak, toujours devant les Hina. La "paix de Gudur" n'était plus respectée. A Sukur, après l'arrivée de nouveaux Fulbe à Madagali ou à la suite d'un conflit avec la chefferie, ils lui retirèrent leur participation de la façon suivante (informations L. Jubayru Amawa et Aman Yuguda et al.) :

"Un marabout peul venu du pays fali vint s'installer à Sukur. Le chef de Sukur le prit comme notable et il eut recours à lui "pour travailler la nuit et préparer la guerre". Les expéditions de Sukur se soldèrent par des victoires ; mais un jour, le malum s'enfuit. Le chef de Sukur commença alors à compter ses guerriers perdus, à Kose Daneyel, avec des cailloux blancs qu'il entassait après chaque sortie malheureuse. Le royaume de Sukur se mit alors à craindre les Fulbe". Les informateurs fulBe disent que les Fulbe Bamle renforcèrent le pouvoir de Sukur parce qu'ils apportèrent l'arc alors inconnu dans la région, les païens se battant avec des couteaux de jet et des sagaies.

Lorsque les Fulbe Iso montèrent à leur tour sur le plateau, ils se placèrent sous la protection de Sukur, mais ils entrèrent en conflit avec les Fulbe Bamle de Wanday. Ces derniers firent alors

appel aux Hina (ou se dérobèrent au dernier moment dans une bataille contre les Hina). Restés seuls, les Iso furent massacrés, "le plateau de Kosehone était parsemé de leurs boubous ensanglantés..."

Au XVIIIème siècle, Sukur devient le premier royaume de la vallée du Yedseram et des plateaux centraux des monts Mandara que lui disputera Hina à la fin du même siècle. Sa position est inexpugnable[1]. C'est l'interlocuteur des royaumes du nord (Wandala et Bornou) et il dispose à portée de main des massifs mafa, réservoirs de main d'œuvre servile.

Il assurera même un temps une production d'eunuques. A. KIRK-GREENE (p.73) précise que les chefs de Sukur avaient la prétention d'envoyer des raids jusque dans la plaine de Maroua. Ils bénéficiaient d'une main d'œuvre servile, mais aussi de corvées très encadrées sur leurs champs.

---

[1] "Local traditions about Sukur's military might receive strong support from the visible evidence of the unique paved causeway that leads from the north-western gate to the Magar valley nearly 2000 feet below. Five to ten feet wide, it is almost two miles in length, and it furnished impregnable fortress with a passage for its cavalry (...) this truly remakable causeway, which even now ranks as a feat of engineering by this easy gradient and by the span and smoothness of the paving stones, many of hundred of pounds, is said to have been built by countless gangs of slaves". D'autres massifs possédaient aussi leur "chemin du cheval" aménagé entre les rochers, où l'on pouvait gagner le cœur de la montagne sans mettre pied à terre, sur les massifs dimew, zidim et mokong par exemple; mais ils étaient assurément moins impressionnants.

Ils contrôlaient également une partie de la production de fer (cf. informateurs wula), la région étant la plus grosse exportatrice de fer des monts Mandara centraux.

Une titulature importante accompagnait le pouvoir avec le "sluffu", sorte de "sarki faada" peul, les grands conseillers "makarama", le "barguma" qui surveillait la "maison du roi" ... sans oublier la part des notables forgerons barbiers ("slagama"), forgerons fossoyeurs ("dainkirba")...

Le système du maray est ici en vigueur selon le cycle biennal. La première année est réservée à Sukur seul. L'année suivante, ce sont tous les groupes périphériques sous sa coupe qui font sortir leurs taureaux.

En dépit de leur filiation, Gudur et Sukur entretenaient une certaine rivalité, qui s'éclaire à partir d'exemples comme celui de Muhura.

Muhura est un petit massif situé entre Sukur et Gudur, mais proche de Cuvok, sur la route de Mokolo. Selon notre informateur Gwalde Madakawa :

"Le chef de Gudur conseilla à celui de Muhura de semer un nouveau sorgho venu de plaine, un yollobri ("lebere" en mafa)[1]. Le chef de Gudur fit abondamment pleuvoir les trois premiers mois, puis il "ferma la pluie". Le yollobri sécha chez les Muhura, mais il virent à Gudur une abondante récolte de cerge et de jigari, ce dernier étant un

---

[1]Yollobri : sorgho de type margaritiferum. Il est tardif, le cycle semis-épiaison pour une majorité de variétés se situe entre 110 et plus de 120 jours. Du sud, il a été véhiculé par les Fulbe.

sorgho également nouveau et venu de la plaine - mais sorgho précoce. Ils pensèrent que Gudur les avaient trompés.

Ils décidèrent alors d'abandonner Gudur et se tournèrent vers Sakwan (Sukur). Ce fut Sakwan qui leur conféra toutes les regalia. Même la pierre pour asseoir le chef de Muhura aurait été transportée à dos d'homme depuis Sukur, de même que le lit siège du chef aux pieds liés avec des lanières de cuir du maray de Sukur et un bracelet de cuivre. Le chef de Sakwan nomma celui de Muhura directement au début, puis l'intronisation se fit par délégation. Les gens de Muhura amenant un taureau à chaque nouvelle intronisation pour qu'elle soit entérinée par Sukur".

Cette transition vers Sukur fut favorisée par un des derniers groupes arrivés à Muhura de chez les Wula : les Mazabay[1]. De la même façon ce sont des éléments issus de Sukur ou des pays dans sa

---

[1] A Muhura, les premiers en place furent les Zawada, "clan perdu" qui ne possède plus de représentants. Ils sont partis chez les Mada... Les seconds sont les Yaga venus de Makabay. Ils sont passés par Gotom (Mokong), mais ne se revendiquent pas de Gudur. Les troisièmes sont les Gwali Bay, le lignage du chef. Ils furent chassés de Wazang où ils occupaient une place prééminente. Installés à Durum, ils prétendent encore à la chefferie. On leur dit : Comment, vous venez d'être chassés de Wazang et vous voulez commander ici encore?" Ils sont à nouveau refoulés. Ils partent à Fongwa et l'actuel Wafango. Ce seraient les Gotom et Zawada qui vinrent les chercher en piémont. De fait, ce furent les Madazum, également venus de Durum avant eux, qui le firent. Ensemble, ils l'emportent après une guerre contre les gens issus de Mokong.

mouvance (wula et mabas) qui colonisèrent en dernier les massifs mafa méridionaux, courcircuitant là l'influence de Gudur.

L'influence de Sukur n'est pas identique à celle de Gudur. Elle ne participe pas tout à fait de la même nature. A l'ouest des monts Mandara, Sukur est une moins grande zone de transit de peuplement ; elle fut concurrencée par d'autres carrefours comme Bazza plus au sud.

Sukur s'appuie sur un réseau de chefs et intervient au niveau des intronisations, des ensevelissements, des alliances et des tributs. Gudur officie à travers des sacrifices, essentiellement celui des sauteriots et de la pluie, mais aussi des sacrifices comme celui des chenilles du sorgho, *Busseala fusca* et *Sesamia sp.*, supervisé par un grand notable, du clan gudur, le masa kuley ; le sacrifice du vent, à Budum, contre la verse du sorgho ; des sacrifices mineurs pour certaines maladies du mil, comme budam medenged, le charbon du sorgho, *Sphacelotheca sorghi*, et aussi un autre pour les mouches du pied de sorgho : *Atherigona soccata*... jusqu'au kuli ahay, contre le vol du mil sur pied.

Tout cet arsenal de kuley visait à la protection des mils et des sorghos dont l'éventail variétal, de même que les emblavures, n'ont cessé de croître au cours des XVIII et XIXèmes siècles dans les monts Mandara. La chefferie de Gudur était au service d'une religion du mil.

7. GUDUR, CENTRE DE DIFFUSION DES SEMENCES

Placé à l'orée des plaines, recevant des contingents ininterrompus de pèlerins, Gudur fut un impressionnant centre de diffusion de semences, cette redistribution se trouvant rituellement testée par la sacralité même du domaine du chef de Gudur. Cela semble avoir été valable pour des sorghos de plaine comme pour les écotypes de sorgho de montagne, pour ceux à canne sucrée comme pour ceux réservés au brassage de la bière. Gudur contribua à faire des montagnards des monts Mandara des "gens du mil".

Gudur hérita des Movo et des Ngwaadama qui, explicitement, valorisèrent le mil. Les Ngwaadama auraient apporté le zlaraway. Leur héros fondateur vola et cacha dans son sexe des graines à Gulvong, leur lieu de départ. Les Movo introduisirent le mawurzeng (un sorgho rouge) et leur nom de louange est jaray ba da wandala mado madaw a kuɗey: pas de criquets au Wandala, mil dans sexe de l'homme.

Les traditions orales de Cuvok présentent le chef de Gudur, découvert dans une jarre à brasser la bière avec, dans la main, des grains de cerge (ou selon les versions du zlaraway). A Gudur même, ils disent être venus de plaine avec un salaway (sorgho rouge). Toutefois, c'est le cerge qui fut le sorgho du chef, semé sur ses seuls champs. Il dut ensuite lever l'interdit et donner l'autorisation de

le cultiver. Lui-même effectue les premières semailles avec le cerge et il se sert de ce sorgho pour la fête du madama.

En revanche, pre kekes (épine noire) lui est réservé. Sorgho amer, il est principalement cultivé pour la bière de la fête mawode-lem, la fête des récoltes.

Le chef de Gudur disposait de trois silos qui servaient à des fins rituelles particulières : l'un avec salaway pour les sacrifices du père et autres ascendants du chef ; un autre avec zlaraway pour les chefs et envoyés des villages venant en pèlerinage, et le dernier enfin avec du cerge pour les sacrifices personnels.

Les cultures ne sont pas neutres, elles représentent une monnaie d'échange. C'est un bien que, nouveaux venus postulant une place, on monnaie auprès des autochtones. Ne cultive pas qui veut tel sorgho ou telle cucurbitacée. La maîtrise culturale passe par une possession de sa protection occulte depuis le cycle végétatif jusqu'à la préservation des semences. Il existe des sorghos exclusivement réservés aux jumeaux, de couleur blanche, couleur des jumeaux, ou à grains gémellés ; d'autres sont la propriété d'un groupe forgeron[1] ou d'un chef. Le chef de Sukur disposait aussi d'un sorgho qui lui était propre et Sukur a pu être l'initiateur des sorghos du groupe *Short Kaura*

---

[1] A ce sujet, il faut différencier les sorghos dits "des forgerons" dans les groupes où ces derniers sont castés et péjorés par rapport aux autres, comme chez les Mafa. Ces sorghos, généralement amers, (utilisés pour brasser la bière), sont semés le long des sentes en limite des champs afin de décourager le grapillage avant les moissons.

(venu sans doute du plateau Bauchi), ou d'une partie d'entre eux. Les sorghos des lithosols allaient favoriser les densités de peuplement remarquables de ces massifs. Sur les massifs mafa de Shugule et de Magumaz, le mythe de Shiler développe ce trait civilisateur. Shiler apporte de Sakwan dans son carquois ou le capuchon de son carquois - l'arc fait également son apparition - un sorgho nouveau avec lequel il troquera la chefferie. Ce sorgho est toujours présenté comme celui ou l'un de ceux les plus cultivés sur le massif. Sukur se présente donc aussi comme centre civilisateur, mais à un degré moindre que Gudur.

Chaque chef de massif, recevant de nouvelles semences, en avertissait le chef de Gudur et devait lui en remettre. Chaque graine de mil de semence de cucurbitacée, de plante à sauce, devait avoir reçu l'assentiment du chef de Gudur pour pouvoir être mise en terre.

En accordant sa protection ou en promouvant certaines variétés plutôt que d'autres, Gudur freina ou accéléra la diffusion. Il s'en est suivi une sorte de contrôle indirect des agrosysytèmes, par le biais de celui des ingrédients sacrificiels. C'est aussi ce qu'il faut comprendre quant il dit que les envoyés de Gudur "viennent contrôler si l'on suit bien les ancêtres".

Les différents établissements qui étaient affiliés à Gudur dans son aire la plus proche apportaient des résidus de battage que l'on venait déposer dans deux silos appelés masaftay, du chef de Gudur à Yideng Bay. Ce geste réamorçait ainsi en retour la fécondité à travers le silo, mais aussi autel du chef. De Cuvok, de Dimew, de Gadala, de

Mofu et d'ailleurs on apportait des glumes de mil recueillies sur les aires de battage après que l'on "a tapé le mil". Il ne semble pas qu'un rituel unique ait prévalu, mais chaque cycle de pèlerinage, qui reprend un parcours migratoire, entretenait avec Gudur des gestes rituels qui lui étaient propres.

Gudur ne fut pourtant pas seulement une plaque de redistribution des hommes, des semences, elle le fut aussi pour du bétail, des biens matériels, de modes et de rituels... Les Cuvok présentent le fondateur de Gudur comme leur bouvier qui suit un bœuf jusqu'à Yideng Bay[1], mais ils disent aussi, non sans une pointe de contradiction, que les Gudur se sont faits grands avec leurs troupeaux. Gudur aurait distribué des têtes de bovins pour recruter des adhérents à ses sacrifices. Les gens du quartier Gilgam affirment qu'ils furent contraints d'obéir au chef de Gudur parce qu'il avait les pierres de pluie, mais ils avouent en même temps avoir été achetés par des dons de bovins, en l'occurrence de taurins.

La présence constante de moutons (d'une race apparentée au pulfuli), noirs ou blancs, de béliers, tardivement arrivés sur les monts Mandara, généralement du Wandala, en fait l'animal de Gudur. Il est moins bouc émissaire que porteur de la bénédiction de Gudur, son sacrifice entraînant la

---

[1] Ici aussi on peut s'interroger sur la lignée de chefs de Gudur intéressée. Quoiqu'il en soit, le Cuvok ont la propriété d'un geste rituel (ou un devoir rituel), qui est celui d'apporter fourrage et tiges de mil au taureau du chef devant être sacrifié.

pluie[1]. On le retrouve dans cette situation dans d'autres massifs. Mudukwa achète la maîtrise de la pluie à Ziver contre une corne flûte de bélier. J. MOUCHET (1948 p. 112-115) signale le mouton associé à la chefferie de la pluie chez les Mada...

Le mouton comme "guide" pour pénétrer les monts Mandara est une figure de mythe assez courante, comme par exemple sur un massif de Mboku (cf. J. MOUCHET, 1947, p. 103 à 105). Le mouton fut donc présenté comme un élément économique de différenciation. Intervient-il de façon concomittante avec le développement des cultes de la pluie sur les monts Mandara?

Le mouton ne saurait être claustré comme la chèvre durant la saison des pluies et il doit bénéficier de zones de parcours enclos, moins accidentés. Son développement aurait parfois donné le prétexte à des déperchements intérieurs, des chaos de blocs vers les vallées hautes comme dans le massif de Mekeri.

Les Gudur de la lignée actuelle auraient atteint les massifs avec des chevaux et la fête d'intronisation à Wi Maya se faisait à cheval (poney). L'habitation du chef de Gudur, Bi Tokwo I, successeur de Bi Ngwam, chassé après une série de sécheresses et réfugié à Muhur puis à Cuvok dans le site de Kelekgi, inclut l'emplacement d'une

---

[1] Sur les bords du Logone, l'animal expiatoire, qui est réservé au sacrifice du fleuve, ne peut être qu'un mouton. La chèvre est réservée pour "apaiser la terre". Les comportements que l'on prête au mouton en présence d'un fleuve, de la pluie... en font un animal de l'eau par rapport à la chèvre..

écurie à ciel ouvert et un jiddere-autel - appelé comme chez les Gidar, "piquet du cheval" - qui n'est autre que la tombe d'un cheval.

Les gens de Gudur auraient conservé quelques poneys pour le déroulement des fêtes jusque vers les années trente. Les derniers éléments de séduction, d'apport matériel, explicités par les mythes d'installation de la région de Gudur sont le sel "maanda kiiki", plus rarement "kongoros" et surtout le "gabaga" noir. Sel solide et non plus lixiviation de potasse, le vêtement tissé enfin sont des biens directement tirés des civilisations musulmanes des royaumes du Bornou et du Wandala, puis des lamidats peuls de plus en plus présents sur les piémonts des massifs.

CONCLUSION

Le pouvoir de Gudur demeure malaisé à définir. Les auteurs qui l'ont mentionné l'ont désigné par "chefferie", "royaume", "principauté", "confédération", "centre religieux"... Son originalité est rendue plus complexe encore du fait qu'il y eut modification constante sur une longue période.

Fonctionnant comme plaque tournante de redistribution de populations, Gudur, par son importance, devint peu à peu une référence religieuse essentielle pour la maîtrise de la pluie et des "criquets". Mais, à côté de la fortune de ces cultes majeurs apparut une constellation de "sacrifices" qui connurent des vogues et disparurent. Celui du "vent" qui contrôle le pays et des insectes qui lui sont associés est tombé en

désuétude, comme celui de la variole ; celui sur les chenilles du mil, sur certaines maladies du mil... perdurent.

Gudur était au cœur d'une immense toile d'araignée tissée par les migrants et animée de mouvements continuels, avec les pèlerins et ses envoyés, et qui suivaient des parcours d'allégeance religieuse, parfois hiérarchisés, en de nombreux relais. Gudur fut le point de rencontre et d'échanges entre des centaines de sociétés villageoises, partageant des cultures matérielles et vivant sur des bases culturelles sensiblement plus égalitaires que de nos jours.

Point de référence en matière religieuse, mais aussi d'éthique, arbitre de certains conflits, la gloire du Gudur fut grande du XVIème au XVIIème siècle et dans la première partie du XVIIIème.

La continuité de ce rayonnement fut remarquable en dépit des changements de pouvoir enregistrés à Gudur au profit de nouveaux venus, innovant dans la manière de régenter, réaménageant constamment les institutions, alors qu'à l'opposé, les colonies avaient tendance soit à se figer, soit à évoluer séparément sous l'influence de leur nouvel environnement.

L'irruption du royaume du Wandala et son influence indirecte par des groupes issus de ses marges marquèrent l'évolution interne de Gudur ; mais ce sont les pressions de la conquête peule qui aboutirent à un véritable siège de Gudur et à une désorganisation de ses réseaux de pèlerinage, d'abord en plaine, puis sur les plateaux intérieurs des monts Mandara.

Gudur fut contraint de se concentrer sur son espace immédiat et d'abandonner son "royaume théocratique" pour peu à peu ne devenir qu'une ethnie parmi d'autres, celle des Mofu Gudur.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

BARRETEAU D. 1988 : *Description du mofu-gudur (langue de la famille tchadique parlée au Cameroun) : 1. Phonologie, 2. Lexique,* Paris : ORSTOM - MESRES, 551 + 480 p.

BRUNETIERE D. 1982 : *Les Djimi montagnards du Cameroun septentrional.* Doct. 3ème cycle, Univ. de Paris VII, Jussieu, 398 p.

CHOMBART DE LAUWE P.H. 1937 : "Pierres et poteries sacrées du Mandara", *J.S.A.* VII 1.

COLLARD Ch. 1981 : "La société guidar du Nord-Cameroun", *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun*, Colloques Internationaux du CNRS n°551, pp. 131-138.

COURNARIE, CEDILE, DIETMANN, 1937 : *Monographie de la subdivision de Kaele*, Archives CGN (Yaoundé), 83 p.

JOUAUX C. 1987 : *Questions sur le pouvoir chez les Mofu-Gudur (Extrême Nord du Cameroun)*, Paris, D.E.A., 92 p. dactyl.

KIRK-GREENE A. H. M.; 1960 : "The kingdom of Sukur : a northern nigerian ichabod". *The Nigeria Field* XXV 2, pp. 67-96.

LAVERGNE G. 1945 : *Monographie de la subdivision de Mokolo*, Archives ISH, Garoua.

MARTIN J. Y. 1981 : "Essai sur l'histoire précoloniale de la société matakam", *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun*, Colloques Internationaux du CNRS. n°551, pp. 219-227.

MOUCHET J. 1947 : "Prospections ethnologiques sommaires de quelques massifs du Mandara (massifs Mboku, Hurza, Mora)", *Bulletin de la Société d'Etudes Camerounaises*, n°17-18, pp. 99-139.

PODLEWSKI A.M. 1947 : *La dynamique des principales populations du Cameroun (entre la Bénoué et lan Tchad)*, Cah. ORSTOM, Sér. Sci. Hum., vol III n°4, 193 p.

SEIGNOBOS C. 1986 : "Les Zumaya ou l'ethnie prohibée", 3ème Colloque Méga-Tchad : Relations inter-ethniques et cultures matérielles dans le bassin du lac Tchad (Bondy, ORSTOM), 81 p. dactyl.

VAN BEEK W. E. A. 1981 : "Les Kapsiki", *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun*, Colloques Internationaux du CNRS n°551, pp. 113-119.

VINCENT J. F. 1985 : "L'œil de la panthère sied au chef. Remarques sur la conception mofu du pouvoir politique (Nord-Cameroun)", *Hommage à G. BALANDIER*, 17 p. dactyl.